DISSERTATION

SUR

LA GOUTTE ARTICULAIRE,

Présentée et soutenue à l'École de Médecine de Montpellier, le prairial An XII;

PAR PIERRE THERON,

De la Borieblanque, Département du Tarn,

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Solvere nodosam nescit medicina podagram.

OVID. *de Pont.* let. VIII, vol. XXIII.

A MONTPELLIER,

Chez COUCOURDAN, Imprimeur de l'École de Médecine, au bout de la descente du Cannau, rue du Berger, N°. 127.

A

JEAN THERON,

MON PÈRE;

A CATHERINE MARC,

MA MÈRE;

A LOUIS ROLS,

A PIERRE THERON,

A JOSEPH THERON,

MES ONCLES;

Comme un gage de respect, d'amour et de reconnaissance.

P. THERON.

8

DISSERTATION

SUR

LA GOUTTE ARTICULAIRE.

La goutte, *arthritis*, *gutta articularis morbus* en latin, dérivée d'*arthron*, mot grec qui signifie articulation, genre 87 de M. *Baumes*, Professeur, qu'il a rangée dans les phosphorénèses qui font sa cinquième classe, est une maladie qui paraît avoir existé dans tous les temps. *Hippocrate* et tous les Auteurs anciens qui sont venus après lui, en ont parlé, et l'ont décrite, il est vrai, avec moins de détail et d'exactitude que les modernes. *Sydenham* est un de ceux qui l'ont le mieux étudiée; il nous en a présenté le tableau le plus fidelle : graces en soient rendues aux sensations douloureuses qu'elle lui a fait éprouver, et qui l'ont porté à des

recherches profondes pour alléger et détruire des maux qui ont menacé son existence, et peut-être même détruite. Elle a été plus ou moins fréquente à différentes époques, relativement à la variété du régime et à l'abus réitéré de la bonne chère et des liqueurs spiritueuses : il y a des pays où elle est très-rare. *Linné* rapporte même que dans la Laponie, elle n'a jamais paru ; il croit pouvoir en trouver la raison, dans la vie sobre que mènent les habitans de cette région, la privation des liqueurs spiritueuses et l'exercice qu'ils prennent. Elle est très-commune dans les climats froids, tels que ceux de la Russie, de la Hollande, de l'Angleterre ; elle l'est bien moins, au contraire, dans les contrées chaudes et méridionales, telles que celles de l'Italie et de l'Espagne. Les erreurs dans le régime sont devenues si générales, que cette maladie s'est propagée dans tous les pays, et n'épargne ni les âges ni les sexes. Je dois maintenant tracer les caractères qui sont de son domaine. La goutte est une maladie souvent héréditaire, quelquefois acquise, survenant sans cause évidente; elle est précédée ordinairement d'un dérangement dans les fonctions digestives ; elle a pour caractère essentiel la douleur que ressentent les malades dans les articulations, le plus souvent dans les petites; telles sont celles des pieds et des mains, dont elle attaque principalement les pouces. Elle s'accompagne, généralement parlant, des symptômes de la pyrexie, quoiqu'ils ne lui soient pas tous essentiels; elle est sujette à des retours périodiques ; élle alterne fréquemment avec les affections de l'estomac ou des autres parties internes, ou avec

les hémorrhoïdes ou les calculs des reins ; elle n'a point les terminaisons des autres inflammations, si ce n'est la métastase et la résolution ; elle prend différens noms, suivant les parties où elle établit son siége : lorsque ce sont les mains, on l'appelle *chiragre ;* lorsque c'est le coude, *péchiagre ;* si c'est le bras, *omagre* ; si ce sont les pieds, on lui donne le nom de *podagre* ; celui de *gonagre*, si ce sont les genoux ; celui d'*ischiagre*, si c'est la hanche ; celui de *lumbago*, si ce sont les lombes. Si les espèces susdites étaient réunies, on pourrait lui donner le nom de goutte générale. A raison de son type, les Auteurs lui ont fait éprouver diverses divisions ; telles sont celles de goutte régulière, d'anomale, suivant qu'elle revient à des époques marquées et qu'elle affecte les articulations, ou qu'elle suit une marche plus ou moins régulière, ou bien qu'elle revient à des époques indéterminées, qu'elle affecte les parties internes, et que sa marche est opposée à la précédente : à raison de sa stabilité ou de sa mobilité, on lui a donné le nom de goutte fixe, goutte vague ; suivant qu'elle est apparente ou occulte, on lui a réservé celui de goutte manifeste ou cachée ; si elle est accompagnée de fièvre, elle emporte le nom de goutte fébrile ; si elle est sans fièvre, elle prend celui de goutte apyrétique ; on lui donne celui de goutte rentrée, lorsqu'elle a paru sur quelque articulation et qu'elle rentre tout à coup ; lorsqu'elle est seule, on lui donne le nom de goutte simple ; si elle est associée avec une autre maladie, elle prend le nom de compliquée et celui de la maladie même avec laquelle elle est compliquée. Je ne finirais point,

si je voulais m'arrêter à passer en revue toutes les divisions qu'ont adopté les Auteurs : ceux qui voudront se donner la peine de les consulter, les verront beaucoup mieux détaillées par les bons Auteurs modernes qui en ont traité ; tels sont *Musgrave*, *Sydenham*, *Stoll*, *Tourtelle*, *Bucham*, *Cullen*, *Scot*, *Barthez*, *Van-Swieten*, *Selle*, *Macbride*, *Baglivi*, *Sauvages* et autres. Il n'entre pas dans mon plan de m'occuper de toutes ces divisions ; je m'attacherai seulement à considérer tout ce qui est relatif à la goutte des articulations, sans m'occuper de la goutte viscérale, qui est susceptible de formes aussi variées, qu'il y a d'organes qui constituent le corps humain. La goutte des articulations, qui forme des attaques régulières, fixe d'abord son siége sur les extrémités inférieures; les pieds sont les parties qu'elle affecte les premières dans leur articulation ; les autres parties articulaires sont ensuite souvent affectées par la même maladie dans le cours de ces attaques. L'affection inflammatoire de quelqu'une des parties susdites, constitue ce qu'on appelle un paroxisme de goutte. Un nombre de paroxismes répétés, forme ce qu'on appelle une attaque. Cette affection maladive se manifeste ordinairement au printemps ; elle est communément précédée, quelques jours auparavant, d'un dérangement dans les fonctions de l'estomac, qui se fait remarquer par une espèce d'incommodité que le malade ressent dans la région précordiale ; il est tourmenté de crudités, les digestions sont pénibles, il ressent des pesanteurs dans l'organe où elles s'opèrent, des distensions occasionnées par la présence des vents. Ces incommodités prennent

de l'augment de jour en jour, font place à des insomnies, à des gonflemens comme venteux qui affectent souvent tout le corps, suivis d'engourdissement et de mouvemens spasmodiques plus ou moins prononcés : à ces derniers symptômes, se joignent la langueur et des mal-aises. Quelquefois l'attaque survient tout à coup ; d'autres fois elle est précédée d'autres symptômes, tels que la suppression de la sueur qui avait coutume de se manifester aux pieds, un froid extraordinaire dans ces mêmes parties, de même que dans les jambes, un engourdissement fréquent, auquel succède alternativement un sentiment de picotement, s'étendant le long des extrémités inférieures, de fortes démangeaisons dans ces dernières, de fréquentes crampes dans les muscles des jambes, de sensations de vents qui paraissent descendre le long des muscles et se mouvoir dans les cuisses avec une sorte d'affection spasmodique, se font ressentir chez les malades. M. *Barthez* rapporte, dans son traité des maladies goutteuses, avoir vu un homme affecté de cette maladie, chez lequel les muscles souffraient alors des douleurs si vives, qu'il se produisait des échimoses dans la peau qui les recouvrait; les veines voisines de la partie qui doit être affligée, se gonflent d'une manière extraordinaire. *Baglivi* croit que ce phénomène est un signe avant-coureur et certain de l'attaque de goutte; il croit de plus qu'il ne cesse d'être aperçu qu'à sa cessation; il arrive assez souvent que la veille de l'accès, le malade a plus d'appétit que de coutume, il se trouve plus gai et plus agile; plusieurs goutteux sont portés plus vivement aux plaisirs de

l'amour dans les temps voisins de l'accès, d'après la remarque de *Van-Swieten*. M. *Barthez* croit être fondé à rapporter cette salacité, aux affections flatueuses dont ils sont alors tourmentés. L'attaque se déclare ordinairement dans la nuit : tantôt elle débute vers le soir ; d'autres fois, ce qui est plus fréquent, vers les deux ou trois heures du matin, après quelques heures de sommeil, par une douleur du gros orteil ou des autres parties articulaires du pied ; tantôt elle se manifeste au talon ou à la cheville ; tantôt, ce qui est plus rare, à la partie postérieure de la jambe : elle est très-variée et revient par intervalles. Elle est ou tensive, ou pungitive, ou comprimante, ou dilacérante : semblable à celle qui accompagne les luxations, elle fait éprouver au malade une sensation, pareille à celle que produirait la chute de l'eau qui tomberait goutte à goutte sur les membranes de la partie lésée. Lorsque cette douleur se fait ressentir, il éprouve un frisson plus ou moins considérable, qui diminue par degrés à mesure qu'elle prend de l'augment. La chaleur fébrile, qui continue autant que l'autre a de durée, en est la suite ; celle-ci, je veux dire la douleur du moment de la première attaque, devient de plus en plus violente, et continue ainsi, avec une agitation considérable de tout le corps, jusqu'à minuit suivant. La partie affectée devient quelquefois si sensible, que le malade ne peut pas supporter le poids de la couverture de son lit, ni qu'on marche avec bruit dans sa chambre ; il fait prendre à son corps et au membre affligé mille situations diverses ; mais c'est en vain qu'il cherche le calme dans ses souf-

frances; elles ne cessent qu'à l'époque précitée, ou pour mieux dire, à l'heure à laquelle l'attaque a commencé. C'est alors que la matière morbifique ayant changé dans ses qualités mal-faisantes, trouve sa solution dans une sueur modérée qui fait disparaître la douleur, et permet au malade de prendre un sommeil qui lui avait été refusé auparavant. A son réveil, on voit paraître sur le lieu de la maladie un dépôt avec gonflement, rougeur et chaleur; cette tumeur inflammatoire ne saurait être confondue avec un simple phlegmon, quand on fait bien attention aux symptômes qui l'ont précédée. D'ailleurs, elle ne trouve jamais sa terminaison dans une franche résolution, ni dans la suppuration, mais bien dans une transudation locale et la desquammation de l'épiderme. *Coste* a même observé que cette matière teint quelquefois l'argent en couleur noire. Lorsque le premier accès s'est terminé de la manière dont je l'ai fait pressentir, le malade, bien loin d'être totalement délivré de ses cruelles souffrances, éprouve au contraire, pendant tout le cours de l'attaque, un retour de douleur et de pyrexie très-considérable, qui revient tous les soirs, et ne cesse que le matin. C'est de la réunion de ces accès particuliers, qu'est composée une attaque de goutte, qu'on peut regarder comme régulière, d'après le sens qu'y attachent les Auteurs recommandables que j'ai consultés. En général elle dure d'autant moins que les douleurs ont été plus vives, que le sujet est plus robuste, que la fièvre est plus forte. Dans les sujets vigoureux et jeunes contre lesquels elle sévit plus rarement, elle ne dure que deux ou trois semaines

tout au plus, tandis que dans les personnes avancées en âge et qui ont éprouvé de fréquentes attaques, ou qui ont été épuisées par des causes plus ou moins débilitantes, elle se prolonge et dure jusqu'à deux mois et pendant des saisons entières; il y en a même qui n'en sont exemptes que l'été. Je dois noter que dans les premiers jours de la maladie, l'urine est fort colorée et en rapport avec les mouvemens fébriles; elle laisse apercevoir, après qu'elle est reposée, un sédiment rouge et plein de petits sables: d'après la remarque de *Sydenham*, le malade ne rend que la moitié ou la troisième partie de la boisson qu'il a prise pendant toute la durée de l'attaque, il manque d'appétit et a le ventre resserré; il est sujet à ressentir de légers trémoussemens et une pesanteur incommode dans les parties même qui ne sont point affectées. Lorsque l'attaque est sur le point de se terminer, il survient dans la partie une démangeaison insupportable, sur-tout entre les orteils; la desquammation s'effectue, les douleurs cessent, les urines, les selles, l'appétit se rétablissent, et toutes les fonctions soit corporelles, soit mentales, rentrent dans l'ordre naturel. On peut juger des progrès de la maladie, par les articulations qu'elle affecte; il n'y a dans le principe qu'un pied affligé, mais dans les suites tous les deux le deviennent alternativement: il est très-possible qu'elle occupe les mains et qu'elle change vicieusement de place d'un article à l'autre, et qu'elle en occupe plusieurs à la fois; mais le plus communément, la douleur ne se fait sentir que d'une manière violente dans une partie. Les attaques, souvent répétées, sont bien moins

douloureuses, mais plus durables et entraînent à leur suite plus de mal-aise et des symptômes atoniques; aussi, c'est avec juste raison que certains médecins ont voulu regarder la douleur dans cette maladie, comme un remède pénible pour le malade, mais que la nature semble se ménager pour la guérison : l'enflure et la rougeur ne sont pas moins utiles dans la partie pour abréger la durée de l'attaque (1). Les urines troubles et épaisses ne sont pas moins utiles ici que dans les autres maladies des jointures.

Quoique j'aie fait entrevoir la terminaison de cette maladie comme heureuse dans les paragraphes précédens, il arrive néanmoins quelquefois que le passage de cette maladie à l'état chronique, entraîne à sa suite des accidens tout aussi funestes; les parties affectées à la suite des attaques fréquemment répétées, bien loin de recouvrer leur souplesse et leur vigueur primitive, conservent de la faiblesse et de la roideur; les malheureux qui les éprouvent sentent une compression et une contraction dans les muscles, qui sont si fortes, qu'elles déterminent une crépitation des os dans le jeu des articulations altérées, et d'autres fois la perte de leur mouvement; les dépôts, bien loin de se dissiper

---

(1) On peut voir dans l'histoire de l'Académie des sciences, an. 1747, le cas remarquable d'un homme délivré de la podagre par l'excrétion de soixante-dix livres d'un sédiment blanc et crayeux, qu'il rendit par les urines dans l'espace de neuf mois environ. *Hippocrate* n'a pas ignoré non plus le rapport qu'a la matière arthritique avec le sédiment des urines rendues dans cette maladie. præd. liv. 2. sec. 647.

entièrement, ainsi que je l'ai fait remarquer, s'endurcissent et forment des concrétions de nature calcaire qui se forment dans l'intérieur de la capsule articulaire ou bien dans les parties voisines de cette capsule, et quelquefois même dans la peau qui est au dessus. M. *Barthez* rapporte qu'on en a retiré des tufs par une simple incision, quoiqu'il n'y eût point de lésion dans le jeu de cette articulation. Il ajoute de plus avoir vu lui-même de ces tufs sortir en abondance des ulcères survenus aux jambes des vieux goutteux. Ces concrétions, dans leur état de sécheresse, sont une substance terreuse, friable, parfaitement soluble dans les acides. Lorsqu'elles sont formées, on n'a pas de peine à croire qu'elles ne contribuent à détruire le mouvement dans les jointures, sur-tout lorsqu'elles sont réunies à d'autres circonstances propres à le favoriser. La plupart de ceux qui ont été atteints de cette maladie pendant un certain nombre d'années, sont sujets à la néphralgie calculeuse qui se déclare avec tous les symptômes qui accompagnent les concrétions calcaires des reins, et qui alterne le plus souvent avec la première. On a très-bien observé que les enfans des goutteux, qui ne le deviennent pas eux-mêmes, et sur-tout ceux du sexe féminin, sont fréquemment sujets au calcul. *Bucham* remarque, en praticien, que les goutteux, après les attaques, sont très-sujets aux rapports, aux flatuosités, aux hémorrhoïdes, aux ardeurs d'urine, et qu'ils sont exposés aux plus grands accidens occasionnés par le déplacement de la matière de la goutte, qui, en abandonnant les articulations, menace toutes les autres parties internes. C'est alors

qu'elle franchit le passage de la goutte articulaire, pour envahir celui de la goutte viscérale. Craignant qu'on me reproche de n'avoir pas distingué dans mon tableau historique de la goutte des articulations, la goutte chaude de la goutte froide, qui ne sont que des variétés, il ne sera pas hors de propos d'en donner une idée en peu de mots. Les auteurs qui l'ont admise, ont cru que la goutte chaude avait son siége dans les parties voisines des articulations qui sont plus extérieures; et que la goutte froide, au contraire, l'avait dans celles qui sont internes et plus profondément situées. La première est aggravée par les topiques chauds, et la seconde par les froids. Elles ont été indiquées par les anciens médecins, comme *Arétée* et *Cœlius Aurelianus*, et en dernier lieu par *Liger*. On peut rapporter à la goutte chaude cette sorte de goutte imparfaite dont les douleurs se font sentir principalement en été et y sont beaucoup plus aiguës qu'en hiver. M. *Barthez* assure en avoir vu des exemples; il en cite un entr'autres, où les douleurs qui s'étendaient aux extrémités, aux yeux, aux dents et au front, augmentaient tous les soirs, et cessaient au moment où le malade se déshabillait pour se coucher. Je crois qu'on peut, d'après la description que je viens de donner de cette maladie, la reconnaître assez bien, quoique j'aie négligé quelques circonstances de plus que j'aurais pu rapporter. Comme je suppose qu'il est des cas où il est difficile de distinguer la goutte du rhumatisme, que certains auteurs, d'ailleurs recommandables, ont quelquefois confondu, et que certains autres n'ont pas assez bien différencié; je pense qu'il sera bon

de colliger tout ce que ces deux maladies ont de dissemblable et de tranchant, pour ne point être exposé à commettre la même erreur. Pour atteindre ce but, je vais mettre en parallèle les phénomènes qui appartiennent à chacune d'elles, et j'en déduirai des conséquences qui m'ont paru justes.

Les médecins grecs ont compris le rhumatisme sous le nom général d'*arthritis*, ou maladie douloureuse des articulations. *Baillou*, l'Hippocrate français, regardé comme le plus grand des médecins qui ont vécu dans ces derniers siècles, a été le premier qui ait voulu mettre une ligne de démarcation réelle entre ces deux maladies; mais il n'a pu s'empêcher d'avouer que le rhumatisme est congénére avec la goutte et paraît être une goutte universelle. Certains auteurs regardent ces deux affections morbides comme n'en faisant qu'une; ils s'efforcent de le prouver par les traits de ressemblance dans leurs symptômes et par les indications de leur traitement: mais on ne peut de bonne foi douter qu'il ne soit nécessaire de les distinguer et de les traiter d'une manière différente, tout en reconnaissant l'affinité qu'elles ont entr'elles et leur réunion essentielle dans une même classe: je vais parcourir successivement leurs caractères distinctifs. Les auteurs s'accordent assez à placer le siége de la goutte dans les ligamens, le périoste, les gaines des tendons et les autres parties voisines des articulations attenantes aux os. Le rhumatisme, au contraire, occupe principalement les parties musculeuses qui sont placées entre les articles, les expansions tendineuses, dites aponévrotiques qui recouvrent les muscles du cou, du dos,

des lombes, des cuisses et des extrémités, tant supérieures qu'inférieures. La première siége le plus communément dans les petites articulations, telles sont celles des extrémités inférieures, dans les pouces des pieds principalement. Le dernier affecte généralement les grandes : la première est périodique et revient par attaques composées d'accès ; l'autre ne l'est pas et n'est point marqué par une série de paroxismes d'aussi longue durée ; celui-ci vient tout à coup et trouve sa cause déterminante dans un temps froid et humide qui supprime la transpiration et la répercute ; c'est la cause du moins la plus généralement reconnue. Le froid n'est pas la seule cause immédiate de la goutte. Les personnes qui y sont les plus sujettes sont celles qui font usage des alimens succulens, qui vivent dans l'oisiveté, qui ne font aucun exercice, qui ont commis des erreurs de régime de tout genre, et chez lesquelles les excrétions ne se font pas bien ; les gens jeunes, pléthoriques, qui sont d'un tempérament sanguin, qui ont l'organe extérieur d'un tissu spongieux et fort, et chez lesquels les passions sont assez vives, sont les plus sujets au rhumatisme, sur-tout lorsqu'ils éprouvent la suppression des hémorrhagies habituelles et qu'ils s'exposent imprudemment, après des exercices pénibles, aux intempéries des saisons froides et humides ; les plus sujets à la précédente, sont ceux au contraire qui ont un tempérament mixte, les cholérico-sanguins surtout, quand ils sont parvenus dans un âge avancé et qu'ils ont énervé leur constitution par des causes qui ont agi peu à peu : celle-ci est héréditaire, rarement acquise, et s'accom-

pagne d'une altération bien marquée dans les organes digestifs. Le rhumatisme n'a pas été regardé jusqu'ici comme héréditaire : les viscères réparateurs peuvent être dans une intégrité parfaite : il change fréquemment de place, et occupe quelquefois toutes les parties du corps, d'une manière successive ; la douleur se fait ressentir d'une jointure à l'autre en suivant la direction des muscles : d'ailleurs, ce sont les extrémités supérieures qui sont le plus souvent atteintes dans la jeunesse : il est possible d'en obtenir une guérison radicale dans le principe. La goutte, au contraire, ne change guère de place dans son état régulier ; la douleur est plus fixe et plus circonscrite ; les extrémités inférieures sont les premières affectées; elle est sujette à former des concrétions de nature calcaire ; elle résiste aux méthodes curatives les mieux combinées, sur-tout lorsqu'elle est héréditaire. Il est aisé de voir, d'après ce que je viens de dire, que ces deux maladies diffèrent essentiellement.

Causes prédisposantes.

La goutte est particulièrement affectée aux hommes ; elle attaque plus rarement les femmes. Cependant les pléthoriques, celles qui sont d'un tempérament robuste et dont le tempérament se rapproche de celui des hommes, y sont sujettes après la cessation des règles, et sur-tout lorsqu'elles n'ont point fait d'enfans. *Cullen* l'a observée souvent chez des femmes dans lesquelles le flux menstruel était plus abondant que de coutume ; on ne la voit guère chez les eunuques ; on l'a observée quelquefois chez certains qui étaient d'une

constitution robuste; qui mangeaient beaucoup et qui ne faisaient point d'exercice; ce sont deux causes qui peuvent très-bien la développer chez eux; quoique *Hippocrate*, dans ses aphorismes, les ait rayés du catalogue des goutteux. *Selle* prétend que les femmes y sont plus sujettes que les hommes; ce qui contredit l'opinion la plus commune de ceux qui paraissent avoir le mieux observé cette maladie. Les hommes qui y sont le plus disposés, sont ceux qui ont la tête grosse, d'une corpulence pleine, molle et humide; d'une constitution robuste et qui ont de très-bons principes de vie; ceux dont la peau est couverte d'un tissu muqueux, épais, qui forme une surface grossière. L'âge qu'elle attaque le plus communément est celui de quarante-cinq jusqu'à soixante-cinq; il n'est pas impossible de voir qu'elle attaque depuis l'âge de la jeunesse jusqu'à l'époque citée. *Sydenham* ne craint pas de dire qu'on ne laisse pas de voir quelquefois des personnes maigres et décharnées, et même des jeunes-gens qui y sont sujets, principalement ceux qui l'ont héritée de leur père, ou ceux qui, sans l'avoir d'origine, se sont livrés de bonne heure et avec excès aux plaisirs de l'amour, ou qui après avoir tout à fait renoncé à leurs exercices ordinaires, ont été grands mangeurs, et qui, après avoir abusé des liqueurs spiritueuses, sont passés brusquement à l'usage de celles qui sont légères et rafraîchissantes. Les individus qui s'occupent à des travaux constans du corps et qui vivent de végétaux, en sont le plus fréquemment exempts. On peut en dire autant de ceux qui sont sobres et qui ne font point usage des liqueurs fermentées. Elle paraît appartenir à tous

les tempéramens ; les pituiteux y sont cependant moins exposés que les sanguins et les pléthoriques ; les tempéramens mixtes en sont attaqués de préférence , tels sont les cholérico-sanguins, les mélancoliques et les atrabilaires , dans lesquels l'élément terreux paraît dominer , et qui ont les passions vives. M. *Barthez* prétend que les goutteux ont souvent dans les traits du visage une forme d'ensemble qui leur est particulière , qui constitue une espèce de physionomie goutteuse , et qu'ils ont de gros os. Tous les auteurs s'accordent assez à dire que la goutte est une maladie héréditaire dans la majeure partie des cas ; mais il n'en est pas ainsi sur la propriété contagieuse que certains lui attribuent (1). Le précité croit qu'elle peut être communiquée par contagion ; il a vu plusieurs exemples de goutteux dont les femmes étaient attaquées de la même affection, qu'elles paraissaient avoir contractée en couchant avec eux. Malgré la déférence que je dois avoir pour d'aussi grands hommes , je ne vois pas que nous ayons une masse de faits suffisante et assez authentique pour la regarder comme contagieuse. On peut soupçonner que des circonstances par-

(1) *Warner*, *Sydenham* et *Hoffmann* prétendent qne la goutte peut se communiquer par contagion. *Boerhaave Van-Swieten*, pensent de même ; le dernier cite des faits tirés des médecins allemands , qui racontent que deux personnes ont été attaquées de cette maladie pour avoir porté des souliers qui avaient servi à des goutteux : *Van-Helmont* dit qu'une femme la gagna en se servant d'une chaise dont un de ses frères goutteux s'était servi pendant long-temps.

ticulières ont fait mal à propos présumer que cette maladie avait été produite par voie de contagion, parce qu'elles se sont réunies accidentellement au développement d'une constitution goutteuse héréditaire ou acquise.

Causes occasionnelles.

Il ne suffit pas pour le médecin de s'attacher à présenter un tableau fidelle d'une maladie et de la distinguer de celles qui ont avec elle quelque analogie ; il doit de plus faire des efforts pour scruter et dévoiler autant que possible toutes les causes qui la produisent. Je dois m'occuper de celles qui donnent naissance à la goutte ; je vais donc les énumérer avec ordre.

Les causes les plus puissantes sont un genre de vie sédentaire et indolent ; l'usage abusif des alimens succulens et épicés, du vin, des liqueurs fermentées et des plaisirs de Vénus ; les indigestions occasionnées par les substances solides ou fluides très-chargées de mucilage, prises en abondance, sur-tout lorsqu'elles ont été soumises à la fermentation animale. *Joseph Scaliger* a remarqué que rien n'engendre plus la podagre que le fromage; on peut y joindre l'usage réitéré des acides et des alkalescens, l'application soutenue aux affaires ou à l'étude ; ce qu'on reconnaît chez les gens de cabinet. *Van-Swieten* a connu un mathématicien, vivant sagement, qui avait une goutte héréditaire dont il accélérait l'attaque quand il s'était appliqué long-temps à résoudre un problème difficile : les veilles prolongées fort

avant dans la nuit, les évacuations excessives, la cessation des travaux habituels, le changement subit d'une nourriture abondante en un régime sévère, le froid et l'humide appliqués aux extrémités inférieures, sur-tout lorsqu'on les fait ensuite chauffer et sécher sans précaution, d'après la remarque de *Boerhaave*; l'exercice auquel on n'est point fait dans l'enfance et auquel on veut se livrer tout à coup dans un âge avancé; les passions violentes de l'ame, telles que la colère et la terreur; enfin une manière d'être triste et pénible; l'opulence, à raison des vices qu'elle favorise, le séjour dans les villes qui permet aux individus de se livrer davantage aux plaisirs de tout genre; la vie molle, qui ouvre une carrière à toutes les affections morales qui affaiblissent le système nerveux et qui entraînent à leur suite la mélancolie, et cette dernière l'épaississement des humeurs; la suppression des évacuations, telles sont les hémorroïdes dans les hommes, et les menstrues dans les femmes.

La cause prochaine de la goutte me paraît être inconnue jusqu'à ce jour. Néanmoins je tenterai d'énumérer les opinions diverses qui se sont succédées à cet égard; la variété des symptômes qui constituent une même maladie a préoccupé l'esprit des plus célébres médecins, pour reconnaître son essence et sa nature; on n'en trouve, pour ainsi dire, aucun parmi eux qui n'ait son opinion particulière, qu'il regarde comme la seule bien fondée et qu'il veut faire prévaloir sur toutes les autres; ils s'accordent généralement à dire que le principe de la goutte ne réside point dans la partie qui en est le siége : mais quand il s'agit d'aborder

la nature de la cause qui y donne lieu, il en est bien autrement. *Hippocrate* croit la trouver dans un mélange de bile et de pituite, qui se porte sur les os qui environnent les articulations : *Galien*, dans une surabondance d'humeurs réunie à la débilité des parties susdites : *Aetius* paraît être du même avis, mais il n'admet point cette dernière faiblesse : *Alexandre de Tralles* admet un âcre fermenté, plus ou moins subtil ; *Sennert*, un sel neutre d'un genre tartareux ; *Fernel*, la pituite venant de la tête ; *Sanctorius*, la suppression de la transpiration, dont il ne détermine point la nature ; *Paracelse*, une acrimonie synoviale, que certains chimistes ont regardé comme le produit d'un acide, d'autres celui d'un alkali ; *Willis*, un acide résidant dans le système nerveux ; *Sydenham*, un défaut de coction dans les humeurs, produite par la faiblesse des solides ; *Boerhaave* la fait résider dans les nerfs et les humeurs les plus subtiles ; *Liger*, dans un principe analogue au mucilage ; *Coste*, dans l'acrimonie des humeurs épaissies ; *Herissant*, dans un acide semblable à l'acide muriatique ; *Macbride*, dans l'abondance d'une substance aérienne qui précipite le principe terreux des os sur les articulations ; *Bertholet*, dans l'acide phosphorique : *Stahl* est le premier qui ait avancé que la goutte ne reconnaissait pas pour cause une matière morbifique, mais bien un état particulier du système : *Robert* croit qu'elle résulte d'un embarras des entrailles, dont l'action se partage entr'elles et les membres ; *Tourtelle* partage son opinion et dit qu'elle est produite par la même cause que les hémorroïdes, qu'elle en tient souvent lieu, et que l'une

et l'autre affection sont l'effet d'un travail critique qui se passe dans les entrailles. *Cullen* est le seul qui ait suivi la théorie de *Stahl*, et qui ait combattu victorieusement l'opinion généralement adoptée des humoristes ; c'est ce qu'on peut voir dans ses élémens de médecine pratique : cet auteur respectable prétend que la goutte est une maladie de tout le système, c'est-à-dire, qui dépend d'une certaine conformation générale et d'un état particulier du corps ; mais l'état général du système, dit-il, dépend particulièrement de celui des premières puissances motrices : il suppose conséquemment que cette maladie consiste principalement dans l'affection de ces puissances. *Stoll* prétend, d'après *Grant*, qu'elle est causée par une humeur biliforme ou atrabilaire, qui s'accumule dans le sang, sur-tout dans le système de la veine-porte, et qui y circule jusqu'à ce qu'elle allume la fièvre dépuratoire arthritique. *Piestch* a soutenu que la cause générale de la goutte était l'humeur spermatique mal préparée dans les organes de la génération, qui sont débilités par la rétention de cette humeur resorbée des vésicules séminales dans le sang. Je crois qu'il serait hors de propos de s'amuser à combattre des opinions si opposées les unes aux autres. Par là même qu'elles n'ont point d'uniformité, elles tombent d'elles-mêmes. M. *Barthez* croit que pour la formation de toute maladie goutteuse, il faut la réunion de deux causes portées à un haut degré, dont l'une est la disposition de la constitution à la production d'un état goutteux dans les solides et les humeurs ; l'autre est une faiblesse relative des organes que doit occuper cette maladie.

Il prétend que l'état goutteux des solides est une affection spéciale qui survient à des états vicieux ou de resserrement ou de relâchement dont ils peuvent être affectés, ce qui donne à l'un et à l'autre une permanence singulière. Il admet donc un état goutteux spécifique qui est essentiel pour la constitution de cette maladie, et dont la nature nous est inconnue. Il fonde son assertion sur ce que les divers remèdes évacuans, relâchans, excitans ou résolutifs, qu'on emploie généralement pour la combattre, manquent très-souvent de succès, quoiqu'on ait très-bien rempli les indications que présente la fluxion et les autres élémens qu'on y remarque; tandis que dans les mêmes cas le traitement réussit, lorsqu'on met en usage des remèdes dont l'efficacité a été spécialement reconnue contre l'état spécifique inconnu qui appartient à cette maladie : les observations lui ont prouvé qu'il existe un état goutteux du sang, qui est un vice de sa mixtion et qui interrompt plus ou moins la formation des humeurs excrémentitielles, de manière que les humeurs en se décomposant, y font prédominer la séparation du principe terreux, et déterminent les humeurs excrémentitielles, qui surabondent en ce principe, à se jeter sur les parties qui s'attachent aux os, à raison de l'affinité qu'elles ont pour les sucs nourriciers qui s'y distribuent; elles s'y portent par voie de fluxion, d'autant plus aisément que les premières sont plus faibles, et y déterminent des symptômes locaux, sympathiques, synergiques, qui se terminent de la manière dont je l'ai fait connaître.

PRONOSTIC.

Le pronostic de la goutte doit varier suivant qu'elle est héréditaire ou acquise, suivant qu'elle est régulière ou irrégulière, et suivant l'âge des individus qu'elle attaque. La guérison de la goutte, lorsqu'elle est héréditaire, est regardée par la plupart de nos meilleurs praticiens comme incurable, ou du moins comme très-difficile à guérir; on ne peut lui opposer selon eux que des remèdes palliatifs; il y a pourtant des exemples, quoiqu'en petit nombre, de guérison de cette maladie héréditaire, de manière qu'il ne s'en est transmis aucun germe aux générations qui ont succedé; il en est bien autrement de celle qui est simplement acquise, celle-ci peut céder aux ressources de l'art, et devenir susceptible de guérison. Les attaques régulières de goutte qui viennent dans l'âge adulte, peuvent être regardées comme utiles pour détruire les semences de grandes maladies, par les effets du régime forcé qu'on observe pendant leur durée et par les évacuations critiques qui les terminent; on a remarqué assez souvent que lorsqu'elle survient à l'hydropisie, à l'asthme et à la fièvre quarte, elle est avantageuse, et que les vieillards goutteux vivaient long-temps: sous ces rapports, on est fondé à dire en général qu'elle prolonge la vie; mais lorsque les attaques de la goutte invétérée se prolongent, deviennent irrégulières, se répètent fréquemment, et qu'elles sont très-violentes dans le principe, il y a beaucoup à craindre qu'elle ne se dévie et ne se porte

fluxionnairement sur les viscères. Les dangers de cette goutte interne abrègent communément la vie. On peut en dire autant lorsqu'elle laisse après elle des nodus, des tophus et des concrétions dans les jointures; l'humeur arthritique se trouvant ainsi enveloppée, ne laisse aucun espoir d'une guérison radicale; c'est ce qui a fait dire à *Hippocrate*, en parlant des goutteux: je dis que les vieillards et ceux qui ont des tophus aux articulations, ceux qui mènent une vie continuellement douloureuse, qui sont habituellement constipés, ne peuvent absolument guérir, du moins par aucun moyen humain que je connaisse; ils sont soulagés par le travail des entrailles quand il survient; et les fontes d'humeurs qui portent en bas, leur sont généralement bonnes. Lorsque le goutteux est jeune, qu'il n'a point des nodosités aux jointures, qu'il est actif, vigoureux, lorsque son ventre est bien réglé et qu'il est capable de suivre un régime convenable, prescrit par le médecin, il peut espérer de guérir. Hipp. pred., liv. 2. *Stahl* a très-bien observé que les jeunes-gens qui sont attaqués de cette affection, ne parviennent point à un âge avancé, et périssent le plus souvent de fièvres inflammatoires ou hectiques, et de flux hémorrhagiques; il ajoute que ceux qu'elle atteint dans un âge mûr, parviennent plus généralement à un âge avancé, et périssent le plus souvent du marasme seul, ou joint à l'hydropisie, ou d'affections apoplectiques et paralytiques.

Mode de traitement.

Quelque peine que le médecin ait pris pour connaître

une maladie, quelqu'attention qu'il ait apporté pour marquer la différence qui peut exister entr'elle et toute autre qui pourrait avoir avec elle des traits de ressemblance, quelque zèle qu'il ait eu pour approfondir la cause qui l'a produite, quelqu'exatitude qu'il ait cherché pour relater les principaux phénomènes qui l'accompagnent, quelque rectitude de jugement qu'il ait porté dans la marche qui lui est propre, il ne doit point s'arrêter là; il doit de plus aller épuiser les trésors que lui ouvre la thérapeutique, qui est la science qui le rend si précieux et si cher au genre humain; je vais les mettre moi-même à contribution, en les faisant servir suivant le besoin, au genre de maladie qui m'occupe, ne prétendant m'occuper que de ce qui est relatif à la goutte articulaire. Avant de déterminer le traitement de la goutte, il est bon d'observer que les auteurs qui en ont traité, ont employé tour à tour divers moyens pour la combattre, et qu'ils ont chacun proposé les leurs; cependant tous ceux qu'ils ont proposé, ont été regardés comme inutiles ou au moins comme insuffisans, faute de bien préciser les cas dans lesquels les uns doivent être préférés aux autres. Je crois que malgré l'inefficacité qu'ils en ont retiré, l'à-propos peut nous faire espérer un heureux succès de leur usage, en faisant concourir avec eux l'hygiène. Il y a certains médecins qui rapportent que des vives émotions de l'ame, des blessures et d'autres accidens ont dissipé tout à coup les symptômes de la goutte, qui n'a jamais plus reparu; mais malgré les observations qu'ils nous ont fournies, je ne vois pas que le médecin prudent doive

chercher à imiter la nature dans des mouvemens qu'elle a fait tourner quelquefois à son avantage, soit parce qu'il ne peut pas en calculer le degré; et quand même il le connaîtrait, il ne pourrait pas toujours les maîtriser et les graduer à volonté. En conséquence, je n'aurai pas la témérité de les présenter moi-même dans mon mode de traitement.

On est forcé d'admettre trois sortes de traitement dans la goutte; le premier doit précéder l'attaque lorsqu'elle est imminente, le second doit être appliqué pendant sa durée, et le troisième doit être employé pendant l'intervalle qui la sépare de sa semblable. Les indications qu'on doit avoir en vue dans le premier cas, sont d'écarter tous les obstacles qui pourraient en empêcher la formation et le développement régulier : celles qu'on doit avoir en vue dans le second, sont de favoriser les mouvemens de la nature, lorsqu'ils sont assez prononcés, de les exciter lorsqu'ils sont trop faibles; et de les modérer lorsqu'ils sont trop intenses: celles qu'on doit saisir dans le troisième, sont de prévenir les attaques lorsqu'on le peut sans danger, ou de les éloigner. On les remplit toutes par une méthode, ou naturelle, ou analytique, ou empirique. J'adopte cette dernière division pour mieux classer les remèdes qui appartiennent à chacune d'elles; elle appartient à M.r *Barthez*.

Traitement des attaques régulières de la goutte articulaire.

Lorsqu'on s'aperçoit de l'imminence d'une attaque qui s'annonce souvent par divers symptômes d'incommodité, il

faut recommander au malade de tenir les extrémités sur lesquelles doit se porter la fluxion, dans un degré de chaleur convenable; lui faire faire usage de quelque boisson diaphorétique, et le mettre à la diète végétale. Lorsque l'attaque de goutte se forme d'une manière difficile, il faut chercher à en reconnaître la cause et la détruire: si c'est la faiblesse, il faut la combattre par les fortifians; si c'est la surcharge des premières voies, on administre quelques légers émétiques; si c'est la pléthore, il faut la diminuer par les saignées, qu'on doit faire plus ou moins fortes, suivant le besoin; elles doivent être faites au pied, dans l'intention de conduire l'humeur goutteuse dans son siége: si c'est l'état de langueur dans l'estomac, qu'il est aisé de reconnaître par les douleurs, les flatuosités de cet organe, il faut administrer les carminatifs toniques; si c'était un spasme douloureux des muscles, il faudrait recommander l'usage de quelque anti-spasmodique.

Méthode de traitement naturelle.

Quand l'attaque de goutte se développe avec régularité, sans qu'il y ait des indications à remplir relatives aux élémens qui l'accompagnent, il faut favoriser les mouvemens salutaires de la nature, éviter tout ce qui peut augmenter l'irritation; les causes capables de la produire sont toutes les impressions qui agissent d'une manière vive sur les sens externes, qui sont les yeux, les oreilles, l'odorat, le goût et tout ce qui peut exciter les passions vives de l'ame. Le malade

doit se garantir du froid et de l'humidité, sur-tout dans le premier période de la fièvre, parce qu'il augmente le spasme ou le fait naître en crispant et resserrant l'organe cutané. Il doit tenir chaude la partie malade par l'application de la flanelle, des peaux de lapin, de cygne, ou de laine cardée et bien sèche. Quand le période de chaleur fébrile a commencé, il est nécessaire de faire respirer au malade un air frais et tempéré ; on doit lui défendre de se coucher sur les lits de plume, sur lesquels l'opulence étale sa sensualité, pour y substituer ceux de paille, de crin et de feuilles; lui faire éviter tout mouvement du corps capable d'accélérer la chaleur et la respiration ; lui faire choisir la meilleure position ; lui prescrire le repos et la tranquillité de l'esprit ; lui interdire les nourritures animales qui tendent à la putréfaction, les remplacer par l'usage des végétales ; préférer même parmi ces dernières, les farineuses, telles sont les crêmes d'orge, de riz, d'avoine, de salep, de sagou, de fécules des pommes de terre ; il faut le priver des liqueurs spiritueuses et fermentées, des aromates, des épiceries, des fritures ; lui permettre l'usage des boissons légèrement tempérantes, délayantes, faites avec le nitre ou l'orge, qu'on peut aiguiser avec le suc d'orange, de citron, de groseille. Dans l'état de l'attaque, pour fixer la goutte dans la partie affectée, il est utile de la faire envelopper dans un sac de tafetas ciré vert : on peut même accorder une nourriture un peu plus forte, comme des bouillons de veau, d'agneau, de chevreau et de poulet, ou du chocolat. Pour prévenir les langueurs d'estomac qui reviennent souvent dans le cours

de l'attaque , il est important de faire prendre au malade des panades légèrement aromatisées avec la canelle , l'eau de fleurs d'orange , de menthe , et des alimens dans lesquels on peut faire entrer les mêmes substances ou d'autres analogues. Lorsqu'il y a des matières excrémentitielles dans les intestins , qui peuvent les irriter , on fait faire usage des lavemens laxatifs faits avec les feuilles de bourache , de mauve , ou avec l'huile pure , ce qui est très - bien recommandé par *Boerhaave* , dans les attaques violentes. Il arrive quelquefois que le ton de l'estomac du malade est affaibli , et qu'il est habitué à l'usage des liqueurs spiritueuses ; c'est pour lors qu'on doit lui accorder l'usage du bon vin de Champagne et de quelques cordiaux légers pour remédier à la faiblesse de l'estomac. Dans le déclin de l'attaque il ne faut pas négliger un doux exercice des parties qui ont été affectées ; elles doivent être recouvertes de bas ou de chaussons de laine. Dans les attaques régulières de goutte qui sont d'une nature grave , et où les divers élémens ont un degré de dominance qui rend difficile leur terminaison , il faut recourir à des méthodes de traitement analytiques , par lesquelles on remplit les indications relatives à leur degré de dominance respective. C'est par ce moyen qu'on peut simplifier la maladie et la faire rentrer dans le domaine de la méthode naturelle. Les élémens de la maladie dont je veux parler sont la fluxion , la douleur et la fièvre qui en est la suite , qui doit faire varier le mode de traitement suivant qu'elle est simplement dépuratoire , ou qu'elle a des caractères qui lui appartiennent et qui distinguent sa nature.

Je vais présenter successivement les méthodes de traitement analytiques les plus appropriées pour les combattre.

Méthode analytique de traitement.

La fluxion qui domine dans les attaques de goutte régulière doit être combattue d'après les règles générales du traitement méthodique des fluxions, présenté par M. *Barthez* dans ses savans mémoires, insérés dans les mémoires de la Société médicale d'émulation, séante à l'École de médecine de Paris, vol. 2. Les principes qui y sont exposés doivent se présenter à moi dans le cours de ma dissertation. La fluxion peut être combattue par des évacuations générales, révulsives et dérivatives ou locales. Je ne dois considérer ces évacuations qu'en tant qu'elles sont relatives à la fluxion goutteuse, et non en tant qu'elles peuvent être indiquées par la fièvre qui l'accompagne. Les évacuations de sang générales doivent être employées chez les individus sanguins, pléthoriques, qui se sont adonnés à la bonne chère et aux liqueurs spiritueuses, sur-tout lorsqu'ils sont jeunes. Cependant il faut prendre bien garde de ne point en abuser, parce qu'elles pourraient, en affaiblissant trop, rendre irréguliers les mouvemens de la nature. Quand la congestion de sang sur la partie affectée par la goutte est vive et considérable chez des sujets qui ne sont pas naturellement pléthoriques, il est quelquefois nécessaire de faire précéder les saignées révulsives et dérivatives, d'une évacuation de sang générale, sur-tout lorsque la fluxion gout-

teuse est commençante. Quelqu'avantageuses que puissent être dans l'augment d'une fluxion goutteuse les saignées révulsives, qui ont été conseillées par certains auteurs, pour la détourner et emporter une partie de la matière morbide, elles pourraient être fort dangereuses quand la fluxion est dans l'état, ou bien fixée dans la partie qui en est le siége. Si elle est jugée nécessaire, il faut la faire dérivative, sans la porter trop loin, pour éviter les dangers qu'elle pourrait entraîner en débilitant la partie et troublant trop brusquement les mouvemens que la nature médite. Elle est d'autant mieux indiquée qu'il a précédé une suppression d'évacuation, telle que les hémorroïdes dans les hommes, et le flux menstruel dans les femmes.

L'application des sangsues et des ventouses scarifiées sur la tumeur goutteuse dans l'arthritis vraiment inflammatoire, que les anciens appelaient chaude, qui est accompagnée de douleurs vives, ou bien dans le cas où il y a un engorgement variqueux dans la partie malade, est regardée par les meilleurs praticiens comme fort efficace. En général les saignées qu'on emploie, soit comme révulsives, soit comme dérivatives, sont d'autant plus utiles, qu'elles sont appliquées à l'endroit des organes qui sympathisent le plus avec celui par rapport auquel on veut opérer une révulsion ou une dérivation. Il faut donc faire, tant qu'on peut, les saignées du côté où se trouve la fluxion goutteuse. Dans l'attaque régulière de goutte où domine la fluxion, les auteurs s'accordent assez à reconnaître les avantages qu'on peut retirer des évacuations qu'on peut employer comme moyen révulsif par les voies de la transpi-

ration, qu'ils regardent comme les plus sures et les plus propres à chasser la matière goutteuse. En conséquence ils ont proposé des boissons diaphorétiques d'une activité modérée, telles sont le petit lait, dans lequel on fait entrer le sel volatil huileux, ou l'esprit de corne de cerf. La dose de l'un et de l'autre est une cuiller à café par verre de petit lait. On la répète deux fois par jour. On pourrait en employer d'autres, tels que l'infusion des fleurs de sureau, de coquelicot, de sauge, de mélisse. *Bucham* dit qu'il est très-convenable de faire prendre au malade, lorsqu'il est au lit, une cuiller à café de teinture volatile de gayac dans un grand verre de petit lait chaud. Il prétend que ce remède excite singulièrement la transpiration pendant la nuit. Il n'est pas d'accord en cela avec le grand *Sydenham*, qui les proscrit, ainsi que toutes les autres évacuations. Il faut favoriser la transpiration par des frictions très-douces, faites sur la partie affligée et l'envelopper avec de la laine grasse, douce et cardée, qui est regardée par les habitans du Comté de Lancastre, comme une espèce de spécifique contre la goutte. Dans les premiers temps de l'attaque de goutte, il est à-propos d'évacuer les premières voies, lorsqu'il y a des signes bien évidens de saburre ou des restes de mauvaises digestions, par le moyen des émétiques donnés à petite dose et répétés ; mais il ne faut pas se laisser induire en erreur par des signes apparens de saburre, comme est, par exemple, une couche sale qui recouvre la langue, qui n'est quelquefois que le produit du sang goutteux qui se dépose sur elle, ainsi que sur les parois du canal alimentaire,

d'après la judicieuse remarque de *Trampel.* Les purgatifs ont été proposés par certains auteurs ; mais ils sont généralement regardés comme dangereux. Si par cas ils étaient employés , il faudrait choisir les toniques. Je dois tourner mes vues vers l'examen des remèdes sédatifs, tant internes qu'externes , qui ont été recommandés dans l'attaque de goutte régulière où la douleur est l'élément prédominant. Les médecins qui les ont proposés me paraissent n'avoir pas toujours bien indiqué les cas dans lesquels leur usage est nécessaire. *Sydenham* croit que plus les accès sont violens dans la goutte , plus les intervalles sont longs ; plus leur durée est légère , plus ils deviennent courts. Il prétend, d'après ce principe posé , que la douleur est un remède très-amer dont se sert la nature, mais nécessaire , et que tous les topiques qui sont employés dans cette maladie , sont ou inutiles ou dangereux. Cependant on ne peut disconvenir qu'ils ne puissent être employés avec avantage dans les cas où les malades sont tourmentés de douleurs cruelles toutes les nuits, lorsqu'ils sont privés de sommeil, ce qui épuise leurs forces: je vais parler de ceux qu'on a vanté le plus.

Hippocrate dit , dans son vingt-cinquième aphorisme, liv. 2 , que l'eau froide répandue en abondance sur des articulations douloureuses et sur des parties attaquées de la goutte, soulage , diminue et arrête les douleurs en produisant un petit engourdissement. Mais , faute d'avoir ramené cette pratique à des principes sévères , elle a été recommandée par les uns et condamnée par d'autres. On ne peut s'en permettre l'usage que lorsque la fluxion est com-

plétement terminée dans les tumeurs sur lesquelles on veut l'appliquer ; de manière qu'il n'y ait point à craindre que l'humeur puisse prendre un mouvement rétrograde par l'irritation qu'elle produit. Elle est très-recommandée dans la goutte chaude. Avec cette condition, l'eau et les topiques froids peuvent modérer l'excès de l'inflammation et de la douleur, et aider la terminaison de la tumeur articulaire en fortifiant l'organe cutané. Ceci se rapporte à l'application de la neige, de la glace et des bains froids. Les bains des jambes dans l'eau tiède, ou mieux les bains de vapeurs, sont d'une grande efficacité dans les violentes douleurs de goutte, dite froide, lorsqu'il y a une roideur spasmodique dans les articles et chaleur sèche de toute la peau. Ce moyen dans le cas cité, diminue le spasme douloureux, et excite une transpiration abondante locale. M. *Percy* recommande un bain de vapeurs fait avec la décoction des fleurs de foin, espèce de poussière que laissent les tas de foin, dans laquelle on ajoute du soufre. On assure que ce bain de vapeurs auquel on expose les extrémités inférieures, adoucit et abrège beaucoup les accès de goutte les plus douloureux ; que dans les cas les plus graves il attire aux pieds et dissipe dans très-peu de temps l'humeur goutteuse errante ou remontée. Je dois dire un mot sur les topiques émolliens ou calmans.

Les topiques émolliens, qui ont été regardés comme les plus efficaces pour diminuer les douleurs atroces de la goutte, sont les vapeurs d'eau et de lait, qu'on ne doit point faire bouillir, parce que l'ébullition en dissiperait la partie aérienne,

qu'on dit être la plus calmante, et qui est désignée par M. *Barthez*, sous le nom de principe volatil semi-narcotique du lait. On vante aussi les cataplasmes faits avec les feuilles de jusquiame, les graines de lin et le lait, la pulpe de raves cuites ; *Sydenham* en mettait un en usage pour lui-même, fait avec la mie de pain, le safran, l'huile rosat et le lait. On doit les employer d'après les règles que j'ai proposées précédemment pour diminuer l'intensité des douleurs, sans insister trop long-temps sur leur emploi ; ce qui pourrait, au lieu de prévenir la contracture, être suivi de la roideur et de l'immobilité de ces parties, de la formation des concrétions ou d'un état de faiblesse et de sensibilité incommodes. Parmi les topiques émolliens il faut faire choix de ceux qui sont résolutifs : on a retiré de bons effets du nitre et du camphre dont on enveloppe la partie ; mais il faut que la fluxion soit bien fixée, sans quoi il pourrait la répercuter. L'opium, les feuilles de ciguë, de belladona, le lait tiède, sortant de la mamelle de certains animaux, qu'on fait couler sur l'articulation, une vessie remplie de cette même substance, à laquelle on ajoute une dose de laudanum liquide de *Sydenham*, n'ont pas été laissés en oubli. Ces moyens sont regardés comme très-dangereux dans les premiers temps de la fluxion, et dans ceux où elle a une marche fort rapide : on ne doit les employer qu'avec précaution, crainte de ne détruire la sensibilité dans les jointures souffrantes. L'administration intérieure des narcotiques ne demande pas moins de circonspection que ceux qu'on applique extérieurement. L'usage de l'opium est en général désaprouvé ;

Sydenham même, quoique partisan de ce remède, ne le donnait que quand l'impatience était portée à l'excès. Il faut néanmoins observer que la douleur extrême, quand elle est l'effet de l'inflammation, est une contr'indication, parce que cette substance l'augmente en activant le jeu du système sanguin et en occasionnant plus d'agitation que de repos; mais si au contraire la douleur était violente, continue et spasmodique, l'usage de l'opium en faisant cesser l'insomnie ou les longues veilles, favoriserait la coction de l'humeur morbifique et en procurerait l'excrétion par la peau : il faut s'en abstenir dans le temps de l'attaque, où la nature travaille à la formation du dépôt de la matière goutteuse. Lorsqu'on juge convenable de le donner, il faut le joindre à l'ipécacuanha dans la poudre de Dover, qui fait transpirer et qui lâche le ventre; le musc, le camphre, le galbanum, pourraient être employés dans les mêmes circonstances.

Méthode analytique de traitement relative à la fièvre.

La fièvre qui accompagne les attaques régulières de goutte, présente des indications suivant qu'elle est dominante, et suivant qu'elle a des caractères qui lui sont propres, inflammatoire, putride ou bilieux; la fièvre dépuratoire dans l'attaque régulière de goutte, a sept accès, lorsqu'elle est la plus parfaite possible; elle en a un plus grand nombre dans celles qui le sont moins. Les accès prennent ordinairement le type tierce, sur-tout dans le commencement de l'attaque; elle est susceptible de se chan-

ger en double tierce, et être même rendue irrégulière par l'effet d'un mauvais traitement; elle est rémittente, et ne laisse qu'un court intervalle dans ses exacerbations: elle conserve ce type jusqu'au huitième jour, pour prendre celui d'intermittente, lorsqu'elle a été bien traitée. La nourriture doit être donnée de suite après des redoublemens et après les évacuations critiques locales des membres affectés. Il faut favoriser la transpiration, lorsqu'elle soulage le malade; quand elle lui procure du mal-aise, une grande soif, et des anxiétés, quand le pouls est beaucoup plus vîte, il faut la modérer par un régime rafraîchissant, faire des frictions sèches sur le corps du malade, le changer de lit, et l'en faire sortir pour l'exposer à un air frais et tempéré, en recouvrant ses extrémités inférieures; ce qui ne doit être permis que dans ce cas, et lorsque la fièvre rémittente se change en intermittente. *Grant*, qui a remarqué que la goutte de printemps et celle d'automne, ne diffèrent point entr'elles, comme les fièvres intermittentes de ces saisons, note que la fièvre régnante marque de son cachet la fièvre goutteuse dans les mêmes temps de l'année. La fièvre est très-souvent, ou inflammatoire, ou gastrique bilieuse, ou putride, suivant la constitution régnante, ou suivant les autres affections particulières des malades. Dans le premier cas, le régime anti-phlogistique doit être prescrit, la saignée, les boissons rafraîchissantes légèrement résolutives et délayantes, la respiration d'un air pur, l'usage du régime végétal, les lavemens; tels sont les moyens généraux qu'on doit mettre en usage. Dans le second, il faut

administrer des doux émétiques, lorsque la turgescence est manifeste; si elle ne l'était pas, on pourrait y préparer par le moyen des digestifs, l'usage des plantes chicoracées, du petit chêne, de la petite centaurée, de la camomille, de l'absynthe, dans l'infusion desquelles on mettrait quelques gros de sulphate de magnésie ou de soude, rempliraient très-bien l'indication : on en viendrait ensuite à l'administration de l'ipécacuanha à petites doses; mais il ne faut l'ordonner qu'autant que l'estomac n'est point affecté d'un état spasmodique ou tendant à l'inflammatoire. Il y a d'autres contr'indications, mais le praticien instruit doit toujours les avoir présentes à sa mémoire. Dans le cas où il y a à craindre qu'une fièvre putride des premières voies ne vienne compliquer l'attaque de goutte, il faut faire prendre au malade, lorsque cette dernière est imminente, des purgatifs composés avec la rhubarbe, la crême de tartre, les tamarins, pour nettoyer les premières voies des matières dépravées, qui passeraient dans les secondes, et aggraveraient la maladie. Le régime végétal et les acides végétaux ou minéraux, sont très-appropriés pour combattre la tendance à la putréfaction humorale; le suc de citron, de limon, d'orange, de groseille, l'acide sulphurique, l'acide acéteux, l'acide nitrique, muriatique, rempliraient l'indication qu'on se propose; il faut être circonspect dans l'usage des derniers, et ne point abuser des uns ni des autres. Lorsque l'attaque est sur son déclin, ce qui arrive lorsqu'elle est régulière et violente du septième au neuvième jour; si on s'aperçoit que les urines déposent un sédiment léger et blanchâtre,

Lister conseille les purgatifs avec le séné et d'autres minoratifs; il assure avoir retiré de bons effets de cette méthode de traitement, et avoir abrégé la durée des attaques. Lorsque la fièvre est simplement dépuratoire, on ne doit que favoriser les mouvemens salutaires de la nature, et les entretenir à un degré convenable; les émétiques, les purgatifs drastiques, les narcotiques et les sudorifiques, seraient ici très-dangereux, j'en dirai autant des saignées. Tous les moyens que j'ai proposés dans ma méthode naturelle de traitement, doivent être rapportés ici; j'y ajouterai seulement que si la fièvre est trop forte, il faut donner du rob du sureau et du nitre, dans des boissons légèrement diaphorétiques; le nitre mêlé avec le camphre, remplit très-bien l'indication. J'observe de plus, que l'usage des boissons acides et rafraîchissantes, ainsi que celui de l'eau froide, que certains praticiens ont conseillé, est plus à craindre que dans les autres espèces de fièvre, parce qu'il peut offenser l'estomac, ou bien interrompre brusquement les mouvemens de la nature, et produire des coliques arthritiques. S'il arrivait que la fièvre goutteuse décidât vers la fin des paroxismes, des congestions d'humeurs dans la cavité de l'estomac et des intestins, qui est annoncée pas une bouche amère, une langue chargée et des urines bilieuses, qui déposent un sédiment briqueté, *Stoll* conseille les lavemens et les purgatifs minoratifs avec les tamarins et la crême de tartre, (tartrite acidule de potasse) pour procurer des selles; on les fait prendre chaque matin dans le temps des rémissions. Lorsque la fièvre est trop faible dans sa force

et sa durée, il faut l'exciter pour décider la coction et les crises: dans cette intention, on recommande la décoction de quinquina et de serpentaire de Virginie, à laquelle on ajoute du sel ou de l'esprit de corne de cerf, et des frictions faites avec la teinture de cantharides sur les articulations affectées. Il faut donner ces remèdes d'une main avare.

De la méthode empirique.

Je n'entrerai dans aucune discussion pour prouver combien il est important pour le médecin instruit, d'établir une différence essentielle entre les attaques de goutte arthritique qui sont régulières, et celles qui se prolongent d'une manière irrégulière, et qui menacent par cela même des organes plus ou moins importans à la vie. On pourrait regarder cette distinction comme purement gratuite et enfantée par une imagination exaltée, si je n'avais fait connaître, dans mon tableau historique, combien la nature est active dans la première, et combien elle l'est peu dans la seconde. D'après cette considération, personne ne peut douter combien il est important d'exposer un traitement qui soit dans le rapport le plus parfait possible avec les attaques de goutte qui sont non-seulement de longue durée, mais encore dans lesquelles on n'observe point de stades marqués de crudité ou de coction, quoiqu'ils puissent être reconnus dans les accès pris isolément, qui se multiplient pendant le cours de l'attaque avec des degrés et des intervalles plus ou moins irréguliers. Les efforts de la nature étant trop faibles pour

déterminer la coction et la crise d'une manière prompte, on ne peut employer des méthodes naturelles de traitement : les élémens qui composent les attaques, tels que la fluxion, la douleur et la fièvre y étant très-faibles et subordonnés à l'affection articulaire, qui est l'affection dominante, ne sauraient être combattus par une méthode de traitement analytique, c'est pourquoi il faut avoir en général recours aux méthodes empiriques. Les moyens qui s'y rapportent sont ou évacuans, émétiques, purgatifs, sudorifiques, diurétiques, ou qui agissent par plusieurs voies d'excrétion à la fois, ou biens altérans, anti-goutteux. Les émétiques et les purgatifs ont été vantés par certains auteurs et blâmés par d'autres : on ne peut même disconvenir que leur usage inconsidéré ne puisse entraîner de grands dangers, si on n'a égard aux cas dans lesquels ils peuvent être employés, au temps dans lequel ils doivent l'être et au choix qu'on doit en faire. Les émétiques ne me paraissent convenir dans ces attaques que tout autant qu'il y a des embarras dans les premières voies, et qu'il est nécessaire de les évacuer ; ils agissent dans ce cas, non-seulement comme évacuans, mais comme propres, par les secousses qu'ils procurent, à activer les mouvemens nécessaires pour faciliter la coction et la crise de l'humeur morbifique, et pour exciter la transpiration. Il faudrait bien se garder de les prescrire dans l'augment de la fluxion goutteuse, et pendant les accès, c'est seulement lorsqu'elle est bien terminée et fixe qu'on doit les recommander. L'ipécacuanha me paraît préférable au tartre stibié dans la plus grande partie des cas ; la

nature de la saburre doit du reste diriger le praticien dans le choix. Les purgatifs doivent être employés d'après les mêmes règles; ils laissent souvent une faiblesse dans les intestins qui peut déterminer l'humeur à se fixer intérieurement; et elle est d'autant plus grande, que le malade est plus avancé en âge, et que ses organes digestifs sont plus détériorés. On peut jusqu'à un certain point la prévenir, en ordonnant des purgatifs toniques, comme sont la rhubarbe, l'agaric, qu'on peut joindre aux aromates, tels que la canelle, le girofle, etc.; le quinquina, joint à la rhubarbe et à un sel neutre purgatif, pourrait très-bien réussir. Comme les diurétiques et les sudorifiques ont été généralement reconnus pour aider la terminaison des attaques, je ne dois point taire les bons effets qu'on peut en retirer; j'y suis d'autant plus porté, que ce sont les voies uropoétiques et perspirables que la nature se choisit pour la terminaison des attaques. Les diurétiques reconnus les plus efficaces sont les décoctions de bourgeons de sapin, les tiges de douce-amère, les racines de pareira-brava, de bardane, de garance, auxquelles on pourrait ajouter l'acétite d'ammoniaque, les baies de genièvre, qu'on fait infuser dans du vin blanc, qui agissent comme toniques et diurétiques; la décoction de bardane dans la bière. Les diaphorétiques qui doivent occuper le premier rang dans les attaques irrégulièrement prolongées et chroniques, sont les décoctions des racines et bois sudorifiques, telles que la squine, la salsepareille, le bois de gayac, de sassafras, préparés avec l'antimoine cru dans un nouet; la résine de gayac qu'on fait dissoudre dans une chopine d'eau-de-vie,

à la dose de deux gros pendant douze heures. Le malade doit prendre une cuillérée de cette teinture dans une décoction des substances susdites, ou bien dans une tasse de toute autre infusion sudorifique, comme celle de mélisse, de sureau, de petite centaurée, ou toute autre : on peut répéter cette dose deux ou trois fois par jour, le matin, à midi et le soir. Pour ceux qui répugnent à l'eau-de-vie, on prend un gros ou un gros et demi de cette résine qu'on triture avec un peu de sucre dans un jaune d'œuf ; on étend cette espèce d'émulsion dans un verre des infusions précitées : elle porte à la peau, excite les selles. Ces moyens sont très-utiles, pourvu qu'ils soient employés au commencement et sur la fin des accès. Le soufre, comme laxatif et comme sudorifique, qu'on donne en bols avec les extraits amers de patience, d'aunée, de petite centaurée, est très-recommandé, sur-tout lorsque la goutte est la suite des maladies exanthématiques. Les sudorifiques actifs sont d'autant mieux indiqués, que la marche de la maladie est plus lente, que les goutteux ont le système lymphatique plus prépondérant et que le tissu de la peau est plus lâche et plus disposé à l'empâtement. Il faudrait bien se garder de mettre en usage les plus actifs et de les continuer long-temps chez des individus faibles, maigres, avancés en âge, et qui ont éprouvé des attaques fréquemment répétées. Les anti-spasmodiques aromatiques et nervins peuvent être indiqués lorsque le malade éprouve des douleurs considérables qui ne lui permettent point de prendre du sommeil ; les plus appropriés sont la décoction légère de feuilles d'oranger, de valériane,

des potions composées avec l'eau de fleurs d'orange, de tilleul, de menthe, à laquelle on peut ajouter quelques gouttes d'huile de succin, de teinture de castor, de laudanum liquide, des gouttes d'*Hoffmann*; l'opium, le musc, le camphre, le safran, les sels volatils, l'éther sulphurique ; tels sont les médicamens qui me paraissent les plus propres à remplir les indications. Le quinquina pourrait être associé à l'opium, si le cas l'exigeait ; tel serait celui où on aurait à combattre une faiblesse nerveuse réunie à une excitabilité vicieuse des forces motrices. Je terminerai ma méthode de traitement par l'examen des remèdes susceptibles de produire plusieurs évacuations à la fois, et de ceux qui ont des propriétés altérantes, dans lesquels l'observation et l'expérience ont fait reconnaître des vertus anti-goutteuses. Les remèdes qui jouissent de plusieurs propriétés évacuantes sont ou purgatifs et sudorifiques à la fois, ou bien émétiques et purgatifs, ou bien purgatifs et diurétiques, ou bien encore émétiques, purgatifs et diurétiques. Ceux du premier genre, qu'on peut regarder comme préférables, sont la résine de gayac, dont j'ai parlé précédemment; ceux du second, sont le tartre stibié (tartrite de potasse antimonié), l'ipécacuanha associé avec la magnésie, la décoction dans du vin du lycopodium selago de *Linné*; ceux du troisième, sont l'ipécacuanha, auquel on ajoute les sels neutres, tels que le sulphate de magnésie, de soude, le tartrite acidule de potasse, et enfin l'arnica montana. Je pourrais en indiquer bien d'autres qui pourraient être tentés d'après leur analyse chimique : pour ne pas anticiper, je me bornerai

à ceux que j'ai indiqués. Leur dose doit varier suivant les tempéramens; leur choix doit être en rapport avec les indications qui se présentent à remplir; leur répétition doit être tentée suivant les effets qu'ils produisent, et qu'on doit attentivement surveiller. J'observe seulement qu'ils ne doivent être employés que dans les attaques de goutte opiniâtres et de longue durée ou qui sont sans fièvre.

Je vais donner un court aperçu sur les altérans qui sont employés dans les mêmes cas et qui ont le plus fait fortune. Ceux de ce nombre sont l'extrait de ciguë, d'aconit, de belladona: celui de douce-amère, pourrait, ce me semble, réussir, quoique les auteurs n'en aient point parlé; il agirait comme incisif, sudorifique et légèrement narcotique. On les fait prendre à petite dose en commençant; on l'augmente graduellement: quelques grains suffisent dans le principe; ils paraissent agir comme résolutifs. Il en est beaucoup d'autres que je vais présenter: tels sont le soufre doré d'antimoine (oxide d'antimoine hydrosulphuré orangé), le musc, l'héther, le camphre, les alkalis volatils, les huiles essentielles des plantes aromatiques, le savon, les plantes savonneuses, telles sont les plantes chicoracées et les plantes dites anti-scorbutiques, la chicorée, le pissenlit, la fumeterre, l'endive, la laitue, le cresson, le cochlearia, le becabunga, dont on retire le suc ou dont on donne l'extrait sous diverses formes; le sel volatil huileux de *Sylvius*, la racine de seneka, de saponaire, le nitre uni au savon, l'élixir antigoutteux de *Gachet*, qui n'est autre chose, à ce qu'on croit, que du foie de soufre en dissolution dans deux parties d'huile

essentielle de thérébenthine sur une partie d'huile de genièvre et quelques gouttes d'huile animale empyreumatique. Tels sont les remèdes recommandés pour résoudre l'état goutteux du sang et des humeurs. Le savon est un grand moyen pour dissoudre la matière calcaire des articulations, la lymphe épaissie et la bile; il est fondant, apéritif et désobstruant. On le donne sous forme sèche en bol, en opiat, en extrait seul ou combiné avec d'autres substances gommo-résineuses, telles que l'opoponax, l'assa-fétida, le galbanum, la myrrhe. Il est contr'indiqué par la sensibilité et l'irritabilité vive des malades, et lorsque les humeurs sont dans un état de putridité et de dissolution. Quoique certains auteurs nous inspirent des craintes sur l'usage des topiques irritans, je crois qu'ils peuvent être d'une grande utilité lorsqu'ils sont dirigés par une main prudente et sage. Ceux dont je veux parler sont les vésicatoires faits avec la poudre de cantharides, le levain et le vinaigre, ou avec l'onguent épispastique officinal; ceux faits avec la renoncule des prés récente, réduite en pulpe, ou avec l'écorce de garou. On a proposé le cautère actuel avec le moxa ou le lin cru: ce dernier a été employé par le père de la médecine, qui dit, en parlant de la goutte: cette maladie est de longue durée, très-douloureuse, point mortelle. Quand la douleur se fixe aux doigts, on met le feu un peu au-dessus de l'articulation avec du lin cru. Les Chinois font brûler le moxa, fait avec une espèce d'armoise dans les mêmes parties; en France on y substitue un cylindre de coton, qu'on emploie de la même manière; on a vanté l'urtication, les sinapismes faits avec la moutarde,

le vinaigre et le vieux levain, les ventouses scarifiées. Tous ces moyens ne doivent être mis en usage que dans les attaques qui sont de longue durée, sur-tout lorsque les douleurs sont fortes et opiniâtres et ne veulent point céder aux autres remèdes que j'ai proposés; ils doivent être appliqués sur les parties souffrantes ou un peu au-dessus. On doit faire choix des uns ou des autres, suivant les indications qu'on a à remplir. Ils agissent, ou comme stimulans, ou comme rubéfians, ou comme évacuans, ou comme résolutifs, ou comme anti-spasmodiques. On a d'autant moins à craindre qu'ils ne causent la répercussion de l'humeur goutteuse à l'intérieur, que la fluxion est plus fixe et terminée. On en a mis d'autres en usage qui sont plus doux, tels sont les linimens faits avec l'alkali volatil, l'huile et le savon, un cataplasme avec ce dernier, qu'on recommande principalement dans la goutte tophacée; les linimens faits avec les huiles essentielles, le baume de souffre térébenthiné, un mélange de chaux vive éteinte dans le vinaigre, dont on conseille de frotter les membres, l'huile camphrée. Les charlatans n'ont pas manqué d'employer les leurs, pour pallier la goutte. Les répercussifs avec l'extrait de saturne, et les autres préparations de plomb ont été leurs remèdes favoris. Je n'ai pas besoin de faire connaître les dangers auxquels s'exposent les malades, lorsqu'ils se confient à des personnes qui emploient à contre-temps et dans tous les cas, des remèdes dictés par un pur charlatanisme, vantés par un bavardage que l'intérêt suscite, et que la probité lumineuse condamne. Il serait avantageux d'exposer aux yeux des

premiers, les ravages multipliés qui ont été produits par ces meurtriers qui, sous prétexte de les guérir les amusent, tantôt par des remèdes sans action, tantôt employent inconsidérément et sans jugement, des remèdes qui peuvent leur ravir la vie. Mais il est temps que je revienne à mon sujet, et que je continue d'examiner ceux que le médecin prudent et instruit doit choisir. Ceux que j'ai précités, ne peuvent être employés qu'avec la plus grande circonspection; on pourrait même dire que les dangers dont ils peuvent être accompagnés, comparés avec les bons effets qu'on peut en retirer, doivent nous faire pencher à les rejeter, et nous faire mettre en pratique les maximes sages des praticiens qui recommandent aux malades l'usage de la patience dans les souffrances qu'ils ont à éprouver, et celui de l'application d'une chaleur sèche et modérée. Si après l'attaque il reste de la rougeur et du gonflement dans les articulations, l'usage assidu des brosses qu'on promène sur la peau les dissipe. L'électricité a été administrée sans succès aux goutteux, en conséquence, je n'en parlerai pas. Dans la convalescence des attaques de goutte, il faut prescrire un régime et des remèdes fortifians, l'exercice des parties malades, les purgatifs toniques, lorsque le malade manque d'appétit et a un dégoût extrême, entretenus par un reste de matière morbifique. Lorsqu'il reste des nodosités dans les articulations affectées à la suite des longues attaques, on a proposé des onctions faites sur les tumeurs avec de l'huile de térébenthine, pénétrée des vapeurs de l'esprit de sel (acide muriatique) qu'on met dans un réci-

pient où passe cette dernière substance distillée par l'addition de l'acide sulphurique. On pourrait se servir avec avantage de l'acide phosphorique délayé dans l'eau, pour fondre la craie. L'un et l'autre remède sont employés dans la même intention, les fomentations avec le carbonate de soude ou de potasse, l'application de la poudre d'écailles d'huître calcinées, le savon combiné avec le beurre de cacao mis en pâte, qu'on peut adapter aux bas et aux gants, suivant que les tumeurs siégent sur les pieds ou sur les mains, un cataplasme de savon cuit, auquel on unit le camphre, l'application du fromage devenu âcre et fétide, l'huile animale de dipel, le baume de soufre antimonié, le sel de tartre dissous dans un véhicule approprié, associé à divers topiques; tels sont les divers remèdes reconnus capables de résoudre les concrétions terreuses. Lorsqu'à la suite des attaques il reste une faiblesse excessive dans les extrémités, les auteurs conseillent d'y remédier par l'usage des topiques fortifians, tels que le marc des raisins doux, appliqué sur les parties, les bains dans un eau ferrugineuse, lorsque la faiblesse est unie à l'enflure des articulations, ce qui rend le mouvement dans ces parties très-difficile à exécuter. On propose aussi l'usage des eaux thermales, sulphureuses en douches, en faisant en même temps de légères frictions sur les membres affectés : on pourrait les faire précéder de leur boisson, si le malade n'était point sanguin et fort irritable. Pendant le temps qu'on fait des douches, pour empêcher l'effet débilitant des eaux, on pourrait faire prendre trois fois par jour, une drachme de quinquina et un scrupule d'alkali

volatil, mêlé avec deux onces de suc de citron. Ces remèdes continués pendant un mois, ont parfaitement réussi. Lorsque l'enflure et la faiblesse sont dissipées, on conseille l'usage du quinquina et des bains froids, ou bien des frictions de tout le corps. Dans les cas de faiblesse et de tumeurs œdémateuses, les frictions faites avec des flanelles imprégnées des fumées aromatiques de karabé, de mirrhe, d'encens, de succin sur les parties malades, sont suivies de bons effets : il faut faire concourir avec ces moyens, l'usage de l'exercice, des toniques diurétiques, comme sont les eaux martiales et les amers. Dans le cas où les attaques de goutte sont suivies de crampes, on vante beaucoup les ligatures faites aux parties supérieures et inférieures des cuisses, de même qu'aux jambes. Quand la contracture est causée par l'épaississement des humeurs, on y remédie par des topiques résolutifs.

Des moyens prophylactiques, propres à prévenir le retour des attaques, ou à les rendre moins fréquentes.

S'il est glorieux pour le médecin de guérir ses semblables, lorsqu'ils sont atteints d'affections maladives qui sont la suite des erreurs de régime, il ne l'est pas moins pour lui de savoir les prévenir; c'est l'objet de la diététique, qui nous tend toujours une main secourable pour remplir le but que nous devons nous proposer. Les moyens les plus puissans pour prévenir la goutte, sont d'éviter d'abord toutes les causes éloignées dont j'ai parlé; il est évident qu'il convient de prescrire un régime et des remèdes particuliers,

pour l'état habituel des diverses personnes sujettes à cette maladie. Quoique d'ailleurs par l'emploi de ces moyens on ne puisse point s'assurer dans tous les cas d'en obtenir la cure radicale, je vais proposer néanmoins avec ordre, le régime le plus approprié pour l'obtenir ; après quoi, je traiterai des remèdes préservatifs les plus vantés.

L'air que les goutteux doivent respirer, doit être pur et sec ; ils doivent habiter des lieux élevés, et vivre dans les pays chauds. La température du climat influe beaucoup sur la goutte : on observe en effet que dans les régions chaudes elle est aussi rare qu'elle se trouve commune dans les froides. Ils doivent user des habits qui les couvrent bien et qui les tiennent chauds ; ils doivent être faits de flanelle, et en changer le plus souvent possible ; car lorsqu'ils les portent pendant long-temps, ils se remplissent de la matière perspirable ; et en étant saturés, ils ne peuvent qu'empêcher sa sortie : les bas et les gants de laine ou de flanelle me paraissent être les plus propres à entretenir la transpiration dans les extrémités. Mr. *Barthez* prétend qu'ils y attirent la goutte, loin de les en garantir, et qu'ils la détournent de se porter sur les viscères ; il ajoute même qu'il est dangereux que le goutteux soient trop couverts des extrémités inférieures, sur-tout lorsqu'ils sont exposés à l'échauffement et à la constipation. *Musgrave* conseille dans les temps et les pays chauds, de porter des chaussons faits avec une toile cirée fine.

Des Alimens.

Il est difficile de déterminer les bornes de l'abstinence,

si on n'a égard à l'âge, à l'habitude et au tempérament des individus : on ne peut cependant que proposer à cet effet des règles générales. Les goutteux jeunes, vigoureux, pléthoriques, doivent être astreints à une diète assez sévère ; ils doivent s'abstenir de la nourriture animale et user de végétaux. Elle est nécessaire aussi et sans danger, quand la maladie a commencé par la douleur et l'inflammation des parties articulaires, et que ces dernières ont été vivement affectées. On doit aussi la prescrire dans les cas où il y a une disposition héréditaire à la goutte. Mais lorsque cette maladie attaque une personne, quoique d'un fort tempérament, qui y était disposée de naissance, si les symptômes d'inflammation ne sont pas violens et qu'il y ait une disposition à l'atonie, la diète sévère peut être dangereuse ou tout au moins hasardée, sur-tout si la goutte ne s'est manifestée que dans un âge avancé. Quand on n'a recours à l'abstinence que vers le déclin de la vie, et qu'on fait en même temps un changement brusque dans sa manière de vivre, le système privé du stimulus auquel il était accoutumé, peut facilement tomber dans un état de faiblesse.

Les avantages de l'abstinence peuvent être plus ou moins grands suivant la manière dont on la dirige. La nourriture animale dispose évidemment à l'état pléthorique ; c'est pourquoi il faut éviter soigneusement ce genre d'alimens. Ceux qui sont tirés des végétaux, trop faibles pour fournir une nourriture suffisante, peuvent affaiblir le ton de l'estomac par leur acescence. Pour éviter ces inconvéniens, il faut adopter un régime qui tienne le milieu entre les deux précédens.

L'usage du lait est exactement de ce genre : les farineux peuvent trouver ici leur place, parce qu'ils approchent le plus de la nature du premier et qu'ils sont parmi les végétaux ceux qui contiennent le plus de sucs nutritifs : il faut que les goutteux insistent sur leur usage, qu'ils s'y astreignent par degrés pendant long-temps; car s'ils l'abandonnent, les attaques reviennent avec plus de violence. Quand les digestions sont difficiles et que les forces du malade sont épuisées par des attaques fréquemment répétées, la diète blanche peut être fort utile : le lait est un aliment doux, tempéré, à demi digéré, qui convient généralement. Si nous voulions analyser les bons effets qu'il peut produire, nous n'aurions besoin que de remonter à l'époque de notre première enfance, et d'examiner les avantages que nous en avons tous retiré, en supposant qu'il n'ait pas péché par ses qualités. Il est néanmoins des cas dans lesquels cet aliment ne convient pas et peut être contr'indiqué par une disposition permanente aux spasmes et aux langueurs d'estomac (*Zimmerman*), par une idiosyncrasie du malade qui a de la répugnance pour cette substance, ou bien par une longue habitude d'une diète contraire. *Lac dare capite dolentibus malum, malum vero etiam febricitantibus, et quibus hypocondria elevata sunt murmurantia, et siticulosis malum autem et quibus dejectiones biliosæ et quæ in acutis sunt febribus, et quibus copiosi sanguinis facta est egestio.* HIPP. *aph.* 64, *sect.* 4. Lorsqu'il n'y a point de contr'indications, il faut que le malade s'y habitue peu à peu, et qu'une fois qu'il y est habitué, il ne le quitte que par degrés, quand il veut le remplacer par l'usage des

alimens d'une nature différente ; car , ne nous y trompons pas , la nature ne se plaît pas à être brusquée par des transmutations rapides. Lorsque le lait relâche trop les organes digestifs , on peut y parer en permettant au malade l'usage des alimens dont il aurait déjà contracté l'habitude , regardée avec raison comme une seconde nature , et auxquels on pourrait mêler quelques remèdes aromatiques et quelques légers amers.

Il n'est pas nécessaire de dire que les goutteux doivent s'abstenir des viandes salées , épicées , faisandées , frites , et des viandes noires. On peut accorder aux vieillards un peu de viande qui ne soit point trop nourrissante , et faire choix des plus légères.

De la Boisson.

La boisson est ou naturelle ou factice. La première est l'eau ; la seconde renferme le vin , la bière , le cidre , le café , le thé , le chocolat. L'eau , que je considère ici dans son état de pureté , est la boisson la plus propre pour prévenir ou modérer la goutte régulière. Elle est regardée comme le dissolvant de l'humeur arthritique ; elle convient à tous les tempéramens jeunes , bilieux , sanguins ou mixtes ; elle délaye , affaiblit les sels acrimonieux , résout les viscosités , conserve le sang dans cette fluidité que demande sa circulation facile dans les vaisseaux capillaires. Elle deviendrait nuisible dans les tempéramens phlegmatiques , de même que dans les vieillards qui ont déjà éprouvé plusieurs atta-

ques, en augmentant la faiblesse de la fibre, quoique sa trop grande rigidité parût la demander dans les derniers. *Prosper Martian* rapporte que les goutteux qui buvaient du vin, se sont entièrement délivrés de la goutte en ne buvant que de l'eau et s'abstenant des alimens âcres. Quoiqu'il soit en général contraire aux goutteux, on peut cependant en permettre l'usage à ceux qui usent de la nourriture animale, sur-tout lorsqu'ils l'ont accoutumé; aux personnes avancées en âge, lorsque le système des forces est déjà affaibli; mais il faut qu'ils fassent choix des vins de Bourgogne, Bordeaux et d'Espagne, qui sont préférables aux vins blancs acides, qui augmentent l'acescence des végétaux; qu'ils les prennent avec modération et mêlés avec une égale quantité d'eau. *Sydenham* conseille le vin d'Espagne et le cidre. Les autres boissons factices ne me paraissent devoir être mises en usage que dans les pays où le vin manque.

Du Sommeil et de la Veille.

Les personnes sujettes à la goutte doivent prendre du sommeil avec modération; et dans la nuit, tant que faire se peut, elles doivent se coucher à bonne heure et se lever matin. Le sommeil modéré répare les forces perdues, augmente la transpiration insensible, favorise la digestion, rend le corps léger et l'esprit gai. Lorsqu'il est trop prolongé, il appesantit le corps et le rend inhabile aux exercices de l'esprit. Il doit être pris sur des lits durs, de crin, de paille: il doit être tranquille et non interrompu. Les lieux

larges, aérés et bien ouverts, sont les plus propres à les placer.

Après avoir réglé d'une manière générale et succincte le sommeil des goutteux, je me crois dispensé de parler de la veille, qui serait d'autant plus préjudiciable long-temps continuée, que le sommeil est utile, pris de la manière dont je l'ai fait pressentir.

Du Mouvement et du Repos.

L'homme ne paraît point avoir été créé pour vivre dans l'inaction; car il n'a pas plutôt percé le néant, qu'il s'agite et exerce, quoique d'une manière sourde, ses frêles membres, ne suivant en cela que les lois que son Créateur lui a imposées. *Hippocrate* a bien connu les avantages qu'on pouvait retirer de la gymnastique, lorsqu'elle était employée à propos; il nous a laissé des détails fort intéressans relatifs à cet objet. *Sydenham* prétend que de tous les moyens capables de prévenir la cause prochaine de la goutte, de donner de la vigueur au sang et de l'élasticité aux parties solides, il n'en est aucun qui puisse égaler l'exercice du corps: mais il veut qu'il soit soutenu; sans quoi, au lieu de prévenir la goutte, s'il était interrompu pendant long-temps, il pourrait l'attirer. L'exercice chez les personnes disposées à cette maladie, doit avoir deux objets, l'un est de fortifier le ton des petits vaisseaux capillaires; l'autre de prévenir l'état de pléthore. Pour les remplir, il faut que les goutteux fassent de l'exercice journellement, et qu'ils s'y habituent avant que le système soit affaibli. Ils doivent le prendre le matin

et le soir préférablement à toute autre heure de la journée, avant les repas et en pleine campagne. Les exercices actifs qui mettent toutes les parties du corps en mouvement, sont ceux que les goutteux doivent préférer; tels sont ceux de la promenade, du jeu de billard, du palet, de la boule, des quilles; la danse pourrait convenir aux femmes: les travaux de l'agriculture les moins pénibles, tels que le labourage, pourraient être d'une grande efficacité pour ceux qui auraient quelque goût pour ce genre d'exercice. Ce dernier, pris pendant un certain temps dans les beaux jours du printemps, de l'été et de l'automne, me paraît devoir être rangé dans la classe des exercices actifs. Ce qui m'en fait présumer les avantages, c'est la rareté de cette maladie chez les agriculteurs. Du reste, tous les exercices que je viens de proposer doivent être pris avec modération. On doit les varier suivant l'âge, le sexe, le tempérament, l'habitude, le climat et la saison.

Les exercices passifs, tels que ceux du cheval, ceux qui sont pris sur une muletière ou dans une voiture, peuvent être d'un grand intérêt pour ceux qui ne peuvent pas se livrer aux précédens, à raison de la perte de l'usage des extrémités inférieures. *Sydenham* préfère l'exercice de l'équitation à tous les autres, lorsque la personne n'est pas trop âgée et qu'elle n'a pas la pierre : il vante également celui de la voiture pour ceux qui ne pourraient pas se livrer au précédent. Toutes les fois que dans la goutte, de quelque espèce qu'elle soit, le malade conserve l'usage de ses membres, l'exercice du corps est préférable à tous les autres;

aussi *Cullen* ne manque pas de faire observer que celui de la gestation, quoique considérable et continué, ne suffit pas pour prévenir la goutte, si l'on n'y joint celui du corps. Il est des malades qui ne peuvent point se livrer aux exercices dont nous venons de parler, et qu'ils peuvent remplacer avec avantage par l'usage journalier des frictions, dont les anciens faisaient beaucoup de cas, et qu'on néglige trop de nos jours. Les auteurs qui en ont fait usage rapportent des observations qui prouvent les bons effets qu'on a droit d'en attendre. On peut donc les recommander aux goutteux et les faire faire générales ou locales, suivant l'exigence des cas, avec la main nue ou armée d'une flanelle seule, ou imprégnée de la vapeur des substances résineuses ou aromatiques. Le temps le plus propre pour les faire est celui du matin ou du soir en se couchant : il faut les faire à jeun, ou lorsque la digestion est finie, crainte de la troubler, après quoi on couvre le corps avec un gilet de flanelle pour favoriser la transpiration. Les malades doivent rester une heure au lit en se couvrant bien. Elles conviennent dans la goutte atonique. On conçoit très-bien qu'elles agissent alors en excitant la transpiration et en rehaussant le ton des organes digestifs.

Si les divers exercices que je viens de proposer comme moyens préservatifs de la goutte sont nécessaires, le repos n'est pas moins utile quand on les a pris et qu'on éprouve quelque sentiment de lassitude, qui est un avertissement que les goutteux ne peuvent mépriser, sans s'exposer à des suites plus ou moins funestes : il faut donc qu'il soit alterné

avec le travail de l'esprit et l'exercice du corps, actif ou passif.

Des Excrétions retenues ou évacuées.

Les substances alimentaires dont l'homme est obligé d'user pour entretenir son existence, ne sont pas susceptibles d'être assimilées en totalité en sa propre substance, quoique soumises à l'action de divers organes faits pour les faire changer de nature; il y en a une grande partie qui doivent être expulsées au dehors comme étrangères et capables d'interrompre l'ordre harmonique des fonctions : divers couloirs sont destinés à leur livrer passage. Il est donc de la plus grande importance de favoriser l'issue de ces matières pour prévenir la maladie dont je m'occupe. De toutes les évacuations, celle dont la rétention peut être plus évidemment nuisible aux goutteux, c'est celle de la transpiration, qu'il faut chercher à favoriser chez eux. J'ai proposé divers moyens pour atteindre ce but; il me reste à examiner si les bains tièdes pourraient être employés comme moyen auxiliaire des frictions, de l'exercice et des habits non conducteurs du calorique. Les bains ne paraissent point avoir été mis en usage par la plus grande partie des auteurs; *Sydenham* n'en a point fait mention; *Hippocrate* n'en a pas parlé non plus en traitant de la goutte; *Cullen* ne permet pas même les pédiluves, parce qu'il croit qu'ils ne procurent qu'un soulagement momentané, et qu'ils disposent le corps à la faiblesse et à la sensibilité par l'action du froid. Cependant j'ose penser que dans certaines circonstances les bains peu-

vent être préservatifs de la goutte en excitant la circulation du sang, ouvrant médiocrement les pores de la peau, enlevant la crasse qui s'oppose au passage de l'humeur excrémentitielle, et en le prenant à un certain degré de température. M. *Barthez* propose les onctions d'huile sur tout le corps, succédanées au bain, pour prévenir la débilitation. J'ajoute qu'on pourrait se servir avec avantage de la décoction des plantes aromatiques pour le rendre tonique. Il peut très-bien convenir dans la néphrétique et les hémorroïdes, que nous avons dit alterner quelquefois avec la goutte.

De la Rétention des évacuations alvines.

Tout le monde sait que la rétention des excrémens stercoraux peut être très-nuisible chez les goutteux, en dérangeant l'action tonique des organes digestifs, dont l'intégrité est nécessaire pour prévenir l'arthritis : il faut donc en faciliter l'issue par l'usage des alimens laxatifs et des lavemens, lorsque les individus sont sujets à la constipation, ce qui est assez ordinaire chez les vieillards et les hémorroïdaires ; les alimens rafraîchissans, de nature herbacée, les viandes peu faites, telles que celles de veau, de poulet, les pruneaux et les fruits doux, sont les moyens de la prévenir.

De l'Urine.

L'urine, humeur excrémentitielle secrétée dans les organes uropoétiques, entretient avec l'humeur perspirable,

une telle correspondance, que l'une diminue lorsque l'autre augmente : il faut donc que les goutteux évitent tout ce qui peut en retarder l'issue, qu'ils fassent de l'exercice, qu'ils ne restent pas trop long-temps au lit, et sur-tout qu'ils sachent se départir des plaisirs sensuels que peuvent leur procurer les lits de luxe chauds et mous.

Des Plaisirs de Vénus.

Tous les auteurs s'accordent assez à dire que l'excès des plaisirs de Vénus est une cause occasionnelle de la goutte, qui donne lieu à une faiblesse du système nerveux et au dérangement des facultés mentales. Je crois donc qu'il est expédient que les goutteux qui peuvent en user licitement, le fassent avec modération, et que les autres sachent s'en abstenir et fuir les occasions qui pourraient exciter chez eux le desir de les satisfaire.

Des Passions de l'ame.

Les passions de l'ame, lorsqu'elles sont vives, sont très-susceptibles de produire sur le matériel de notre organisation, des effets bien sensibles et bien funestes; c'est pourquoi les goutteux doivent éviter toutes celles qui sont violentes, et faire ensorte de n'en avoir que de douces et de modérées.

Des Médicamens propres à prévenir la Goutte ou à la guérir.

La guérison de la goutte a été regardée si difficile à obtenir, par la majeure partie des praticiens, qu'on ne peut

se la promettre sans être taxé de témérité. On a souvent demandé si elle pouvait avoir lieu ; l'expérience journalière paraît nous déterminer à tenir la négative, au moins dans la plus grande partie de cas : il n'y a que les jeunes gens et les adultes qui pourraient y prétendre, sur-tout si elle n'était point héréditaire chez eux ; mais les vieillards chez lesquels la maladie arthritique est ancienne, ne sauraient briguer les mêmes faveurs. Il ne faut pourtant pas désespérer que la nature ne nous donne un jour des moyens propres à le faire ; il y a des maladies qui ont paru si indomptables que celle dont je m'occupe et qui sont combattues aujourd'hui avec avantage. Les fièvres intermittentes périodiques qui présentaient autrefois tant de difficultés dans leur mode de traitement, ont cependant cédé à la découverte du quinquina, qui est regardé actuellement comme un spécifique. Il ne faut pas désespérer que la goutte ne trouve un jour le sien. Des personnes ont cru très-souvent l'avoir trouvé dans des remèdes qu'elles avaient mis en usage avec succès dans des cas particuliers ; mais on s'est bien détrompé, et on est forcé d'avouer qu'on n'en reconnaît point actuellement : il faut attendre que le hasard nous le procurera : la nature offre souvent un moyen à la main qui ne le cherche pas. On n'a pas manqué de vanter les amers pour obtenir la guérison de la goutte, et sur-tout la poudre du Duc de *Portland*, qui diffère peu du diacentaurium de *Cœlius Aurélianus* et de l'antidote *ex duobus centaureæ generibus*, décrit par *Aétius*. Cette poudre est composée de racines d'aristoloche ronde et de gentiane, de sommités

de chamædris, de chamæpitis et de la petite centaurée, à parties égales, qu'on réduit en poudre très-fine : la dose est d'un gros, qu'on donne le matin aux goutteux à jeun, pendant trois mois ; on la diminue aux trois quarts, pendant le trimestre suivant, et à un demi-gros pendant les six autres mois : on en prend ensuite un demi gros par jours alternatifs pendant la seconde année. Ce remède doit être continué pendant deux ou trois ans. Du reste, on fait prendre ces poudres mêlées ensemble dans un verre d'eau, de vin, de bouillon, de thé, ou tel autre véhicule qui soit plus agréable au malade. L'auteur recommande la sobriété, et l'abstinence des liqueurs et alimens dont l'usage est regardé comme pernicieux. Mais on a remarqué que tous ces moyens ne peuvent être employés sans danger dans les tempéramens bilieux; et que ceux qui ont été guéris par cette poudre ont été attaqués de maladies aiguës ou chroniques, telles que l'apopléxie, la pleurésie, la péripneumonie, l'asthme et l'hydropisie, qui ont terminé leurs jours. Nous sommes donc forcés à en rechercher d'autres qui n'entraînent point des suites aussi funestes, qui soient employés d'une manière un peu mieux raisonnée et qui puissent avoir une utilité marquée dans un grand nombre d'affections goutteuses. Ces remèdes peuvent, sans contredit, contribuer à la cure radicale de la goutte, pourvu toutefois qu'ils soient combinés avec ceux que j'ai proposés et qui sont appropriés contre les affections générales qui existent chez les divers individus goutteux. Ces diverses combinaisons doivent être faites d'après une méthode analytique dirigée d'après les rapports

de dominance qu'ont les diverses indications qu'on fait ressortir de la diathèse prédominante dans chaque individu goutteux. M. *Barthez* rapporte les affections générales qui existent chez les goutteux, à trois chefs principaux, qui sont, 1.° la surabondance du sang ou des humeurs, causée par l'imperfection de la transpiration ou des autres excrétions; 2.° une altération générale dans la mixtion des humeurs de différentes sortes, marquées par des caractères manifestes; 3.° un affaiblissement nerveux général des solides, qui se remarque le plus souvent sur les organes digestifs. On a prétendu que pour prévenir le retour de la goutte dans les sujets pléthoriques, la saignée pratiquée dans certains temps de l'année, comme au printemps et en automne, pouvait être un bon préservatif des attaques de cette maladie. On rapporte même diverses observations pour en prouver les bons effets; il est sûr qu'elle me paraît être de quelque utilité dans les personnes jeunes, vigoureuses et pléthoriques, sur-tout lorsqu'elle est faite dans le printemps, qui fait entrer le sang en expansion; elle pourrait convenir aussi, d'après le conseil de *Celse*, dans un homme qui commencerait à éprouver des douleurs aux articulations : cet auteur prétend qu'elle lui assure un bon état de santé, souvent pour une année, et quelquefois pour toute la vie. Il faudrait bien se garder de s'en permettre l'usage chez des goutteux confirmés, avancés en âge et énervés, dans l'espoir d'en obtenir les mêmes effets; les ventouses scarifiées et les sangsues pourraient être employées dans le même cas, elles doivent même être préférées; on peut les appliquer plusieurs

fois dans l'année, suivant le besoin. Les cautères, établis aux extrémités et les vésicatoires, ont été recommandés par *G. Bucham*; ils peuvent être fort efficaces, lorsqu'il y a une surabondance d'humeurs goutteuses, auxquelles on veut donner issue pour prévenir les attaques; il serait même à désirer qu'on en fît plus d'usage vers le déclin de l'âge, non-seulement on en préviendrait quelquefois les retours, mais encore plusieurs autres maladies chroniques qui précipitent la frêle existence des vieillards vers le tombeau. Les purgatifs sont des moyens que les anciens médecins n'ont pas manqué de recommander; *Sydenham* doit être excepté du nombre, puisqu'il s'élève contre leur administration; *Bucham* ne partage point son opinion, attendu qu'il conseille l'emploi de la magnésie blanche et de la rhubarbe, dans le printemps et dans l'automne. Il recommande la première, non-seulement comme purgative, mais encore comme incisive et apéritive, à la dose d'un gros, répétée trois fois de suite toutes les douze heures; il ajoute qu'on peut la mêler avec vingt-quatre grains de rhubarbe, qu'on doit mettre dans un verre d'infusion de fleurs de camomille, à prendre en une seule fois, et répétée une ou deux fois à douze heures d'intervalle; il a soin de faire succéder à ce remède quelque infusion des amers stomachiques, faite avec la tanaisie, la gentiane, le trèfle d'eau, les fleurs de camomille ou une décoction de racine de bardane : c'est en Mars et en Octobre que les goutteux doivent prendre ces remèdes, ou toute autre substance amère, s'ils le trouvent plus agréable. On ne peut point contester que ces remèdes ne soient d'une

grande utilité, soit pour prévenir la constipation chez les goutteux qui y sont sujets, soit pour relever le ton de l'estomac lorsqu'il est affaibli; certains ont recommandé l'administration d'un peu de rhubarbe en poudre, prise immédiatement avant le dîner; quelques autres, l'hydromel avec la crème de tartre, les fleurs de soufre avec le lait ou la magnésie, dans l'intention d'entretenir le cours libre des excrétions alvines : cette dernière, mérite la préférence chez les individus sujets aux acides et aux flatuosités. *Cullen* ne reste point en arrière pour prescrire les susdits remèdes; il y joint de plus les aloëtiques : ces derniers me paraissent préférables, lorsque la constipation tient à l'engorgement de la veine-porte, et qu'on se propose de décider le flux hémorroïdal dans les hommes, ou les menstrues chez les femmes. *Hippocrate* avait très-bien senti l'utilité des purgatifs dans la goutte; *arthritidi confert alvum clystere aut suppositorio solvere et purgans exhibere, tandemque serum coctum et lac asinum propinare. (lib. de affect. int.)*. On a encore proposé les vomitifs et les sudorifiques; les premiers peuvent être employés sous divers points de vue. Il y a souvent dans la goutte des symptômes d'atonie, qui s'annoncent par des crudités et des acidités dans l'estomac; dans ce cas, il est évident que le vomissement fréquent et modéré peut être un bon moyen pour prévenir la goutte, soit parce qu'il ranime l'action de la force tonique, soit parce qu'il augmente la transpiration : cependant, il ne faudrait point en abuser, parce qu'il pourrait produire des effets contraires, sur-tout si on faisait boire beaucoup d'eau

tiède. Les sudorifiques ont été regardés comme utiles, pour préserver des retours de la goutte ; mais il faut ne les ordonner, que quand on a remédié à la plénitude des humeurs lorsqu'elle existe, par d'autres évacuans que j'ai proposés. Ils ont été recommandés par *Boerhaave*, pour exciter la transpiration de toute l'habitude du corps ; il faisait prendre pendant trois mois de suite, chaque matin, deux ou trois grains de sel volatil de corne de cerf dans un mélange d'eau et de vin, ou dans un peu de bouillon de viande, faisant boire par-dessus une décoction de salsepareille et de sassafras, jusqu'à ce qu'il eût décidé une légère moiteur. Cette méthode est un peu trop échauffante, pour qu'elle doive nous servir de guide ; elle ne quadre point avec celle de *Sydenham* ; qui prétend que les sudorifiques chauds nuisent en augmentant la diathèse inflammatoire. *Sanctorius* remarque qu'ils sont un moyen de diminuer la transpiration, ce qui tient à l'état de collapsus des petits vaisseaux, qui est proportionné au degré d'excitement qui a précédé : ce qu'il y a de bien certain, c'est que si on s'en permet l'usage, il faut que ce soit en employant les moins actifs et en faisant rester les malades au lit long-temps après, sans quoi ils pourraient être plus préjudiciables qu'avantageux, sur-tout s'ils s'exposaient au froid imprudemment. Ils seraient très-bien indiqués, dans le cas où ils auraient éprouvé une diminution dans la transpiration, après s'être exposés à l'impression d'une atmosphère froide et humide, et où il y aurait une dégénération acide dans les humeurs à combattre ; on peut donner dans cetre intention, immédiatement après

le sommeil, une dose d'alkali volatil dans une décoction aromatique, telle que celle de mélisse, de sauge, de sassafras. Je passe aux remèdes préservatifs de la goutte dans les individus chez lesquels un vice particulier des humeurs se fait remarquer et présente des indications majeures. Le premier est celui où l'épaississement des humeurs est bien prononcé; le second est celui où la masse du sang est altérée par la surabondance de la graisse ou de la bile. L'épaississement des humeurs est indiqué chez les goutteux d'un tempérament lymphatique par la formation abondante des humeurs glaireuses, lorsqu'ils ont fait un abus des viandes grasses, de la bière forte, des liqueurs fermentées et des substances mucilagineuses; c'est dans ce cas que les alkalis, l'eau de chaux, les savonneux, les fleurs d'arnica, l'extrait de douce amère, de saponaire, la décoction de bardane, l'elixir de vitriol de *Minsicht*, les mercuriels, les antimoniaux, les savons antimoniaux préparés à la manière de *Kæmpf*, avec les gommes résines résolutives, telles que la gomme ammoniaque, la gomme résine de gayac, le galbanum, le camphre, qui ont été tour à tour recommandés, peuvent avoir de bons effets.

Certains auteurs ont vanté les frictions mercurielles, ses diverses préparations et les sudorifiques comme moyens auxiliaires; ils assurent en avoir retiré les effets les plus efficaces dans l'arthritis générale et invétérée, sur-tout lorsqu'elle est compliquée avec le rhumatisme. On peut soupçonner qu'ils ont eu à traiter cette maladie, entretenue par une cause vénérienne, ou du moins compliquée avec elle.

Lorsque c'est la graisse qui surabonde, M. *Barthez* recommande le vinaigre étendu dans l'eau, comme un bon préservatif, duquel on ne doit pas abuser. Lorsque c'est une bile dégénérée qu'on a à combattre, que les anciens ont nommé atrabile, on obtient de bons effets des sucs des plantes chicoracées acidulés avec les limons, les oranges, les citrons, auxquels on peut ajouter les sels tartareux, ou bien faire prendre les eaux minérales salines. Lorsque cette humeur est très-épaisse et résiste aux remèdes énumérés, on conseille l'usage de l'eau distillée de laurier-cérise, donnée à la dose de quelques gouttes; elle est regardée comme un puissant résolutif. Je termine par l'examen des remèdes les plus vantés, employés chez les goutteux où domine l'affaiblissement nerveux, qui se fait remarquer principalement dans les organes digestifs. Les préparations martiales, le quinquina, les stomachiques amers, tels que le chamædris, les chamæpitis, le trèfle d'eau, la petite centaurée, la gentiane, la camomille romaine, l'absynthe, l'acacia, dont on peut varier les formes dans l'administration; les stomachiques aromatiques, l'infusion théiforme, faite dans du lait des plantes nervines, comme la lavande, le thym, le romarin, le serpolet, la sauge, la mélisse, la marjolaine, les feuilles d'oranger, me paraissent être les remèdes les plus appropriés pour combattre la faiblesse des organes digestifs. On doit en général commencer par les plus légers, et passer graduellement aux plus actifs; on doit les continuer plus ou moins long-temps, suivant le besoin; ils doivent être adaptés aux divers tempéramens,

âges, saisons, climats, sexes, habitudes, et aux degrés de débilité. Les anciens avaient judicieusement remarqué que ces remèdes, continués long-temps, pouvaient être utiles aux tempéramens pituiteux, qu'on nomme aujourd'hui lymphatiques; mais qu'ils étaient tout aussi nuisibles aux bilieux et à tous les tempéramens disposés aux irritations spasmodiques, et extrémement sensibles. Les effets mortels qu'en ont retiré certains praticiens imprudens et indiscrets, doivent nous tenir en garde contre leur abus; il serait possible d'expliquer les dangers auxquels exposent les malades, ceux qui les mettent en usage et qui les continuent pendant long-temps. S'il est prouvé que les organes digestifs établissent une correspondance bien marquée avec toutes les parties du corps, qui exercent à leur tour une influence réciproque sur eux, l'administration des substances stimulantes qui agissent sur les premiers, en raison de leur degré de sensibilité et d'irritabilité, ne peut qu'épuiser et détruire ces dernières d'autant plus vîte que les stimulus sont d'autant plus forts et plus fréquemment répétés: cet épuisement ne peut avoir lieu sans que les autres parties qui établissent des rapports sympathiques avec elles ne partagent leur débilité et n'entraînent à leur suite des maladies aiguës des viscères qui, au lieu de renvoyer la fluxion, la reçoivent et remplacent la goutte des articulations. Il ne me reste qu'à donner un court aperçu des bons effets qu'on peut retirer des eaux minérales. Les eaux minérales ferrugineuses de Spa, de Pyrmont, de Pougues, de Forges, doivent être recommandées

chez les goutteux où domine l'affaiblissement nerveux ; leur boisson doit toujours être précédée d'évacuations suffisantes : certains praticiens ont observé que ces eaux sont très-propres pour guérir la goutte et pour en préserver, parce qu'elles rétablissent les fonctions de l'estomac et des intestins. Si elles ne guérissent point, elles peuvent au moins rendre les attaques plus régulières et prévenir les anomalies de cette maladie et ses métastases fréquentes. *Bucham* conseille les eaux de Bath, et les bains dans la même intention. Celles de Balaruc, de Vichi, du Mont-d'Or, de Bourbon l'Archambaud, de Bourbonne-les-bains, peuvent être recommandées comme apéritives et purgatives ; elles conviennent très-bien, lorsque les premières voies se remplissent de matières glaireuses et que les digestions sont viciées par leur présence : il faut que les malades les boivent principalement au printemps ou au commencement de l'automne, et qu'ils les fassent précéder d'un purgatif qu'ils peuvent répéter pendant leur usage. A l'extérieur les bains et les douches, lorsque les articulations sont infiltrées, qu'il s'y est formé des concrétions et qu'il y a des ankiloses commençantes, produisent de bons effets. Les eaux minérales sulphureuses de Barèges, de Coterets, de Bagnères, de Luchon, d'Aix en Provence, de Bonnes, de Saint-Amand, méritent de trouver une place parmi les remèdes prophylactiques : leur emploi est préférable chez les personnes qui ont la fibre sèche et roide : leurs boues appliquées à l'extérieur sont très-bien indiquées dans la paralysie des

extrémités ; on les fait prendre de la même manière que les précédentes.

Respectables Professeurs, ce serait ici le lieu de donner le tableau des formes, des complications que comporte la goutte, de ses rapports et de son traitement relatif; mais j'ai déjà fixé trop long-temps votre attention, et je crois devoir m'arrêter au point où je me trouverais en abuser.

ARGUMENTERONT

MM. LES PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

G. J. RENÉ, Directeur de l'École. . *Médecine légale, et histoire de la Méd*
P. M. Auguste BROUSSONET, Directeur en chef du Jardin. . } *Botanique.*
Ch. L. DUMAS. . . . . } *Anatomie, Physiologie, et Médecine clinique pour les maladies réputées incurables.*
G. J. VIRENQUE. . . . . *Chimie et Pharmacie.*
P. LAFABRIE. . . . . } *Clinique interne.*
J. L. Victor BROUSSONET. . }
J. POUTINGON, A. MEJAN. . *Clinique externe.*
J. B. T. BAUMES. . . . . *Nosologie et Pathologie.*
J. N. BERTHE. . . . . *Thérapeutique et Matière médicale.*
J. M. J. VIGAROUS. . . . . *Institutions de Médecine et hygiène.*
A. L. MONTABRÉ. . . . . *Médecine opératoire.*
J. SENEAUX. . . . . *Accouchemens.*

PROFESSEURS HONORAIRES.

P. J. BARTHEZ, Médecin du Gouvernement
A. GOUAN, ex-Professeur de Botanique.
H. FOUQUET, ex-Professeur de Clinique interne.
J. A. CHAPTAL, Ministre de l'intérieur, ex-Professeur de Chimie.

FAUTES ESSENTIELLES A CORRIGER.

PAGE 6, ligne 4, les bons auteurs modernes, *lisez*, les bons auteurs.
Pag. 63, lig. 4, de cas, *lisez*, des cas.
Pag. 70, lig. 19, l'acacia, *lisez*, la quassia.